NAZ.
le III
I

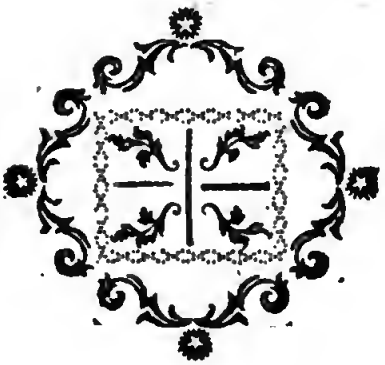
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLII
B
4
NAPOLI

8562

Digitized by Google

AMUSEMENS
DE
SOCIÉTÉ,
OU
PROVERBES
DRAMATIQUES.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXX.

TABLE

DES PROVERBES

Contenus dans ce ſecond Volume.

XII. LE Seigneur, *Auteur.*
XIII. *Le Mari abſent.*
XIV. *Les Foux.*
XV. *L'Important.*
XVI. *L'Enragé.*
XVII. *Le Diamant.*
XVIII. *Les ſecondes Loges de l'Opéra.*

LE SEIGNEUR AUTEUR.

DOUZIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Le DUC.

M. RONFLANT, *Poëte tragique.*

M. DÉCOUSU, *Poëte d'Opéra comique.*

DUPRÉ, *Valet de Chambre du Duc.*

La Scene eſt dans le cabinet du Duc.

LE SEIGNEUR, AUTEUR.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le DUC, DUPRÉ.

Le DUC *en robe de chambre, s'agitant & ſe promenant.*

QUoi, je ne pourrai pas faire un vers, un vers ſeulement ! ah, voyons. *Il écrit.* Non, il eſt trop long. Oui, mais de cette façon? *Il écrit.* Il eſt trop court. *Il déchire ſon papier.*

DUPRÉ.

Mais, Monſeigneur, pourquoi faire ces vers vous même, puiſque vous avez tant de peine?

Le DUC.

Tant de peine?.... qu'eſt ce que c'eſt que cette façon de parler? ai-je jamais eu de la peine à faire des vers?

DUPRE'.

Je ſçai bien que non, tant que vous avez eu ce Sécretaire un peu fou, que vous aimiez tant....

Le DUC.

Allons, taiſez-vous; vous me faites perdre mes idées....

DUPRE'.

J'en ſuis bien éloigné & ſi j'en trouvois, je les donnerois tout à l'heure à Monſeigneur.

Le DUC.

Des idées, vous? attendez, ne faites pas de bruit. Ah, oui-dà, c'eſt lyrique tout-à-fait; écrivons..... *Il écrit.* Fort bien. Mais où eſt la rime? cela me fait perdre trop de tems. C'eſt incroyable qu'aujourd'hui je ne puiſſe pas....

DUPRE'.

En vérité, Monſeigneur, ſi vous vouliez m'entendre, vous auriez bientôt fait.

Le DUC.

Hé-bien, Monſieur le Docteur, parlez.

DUPRE'.

Je prendrois mon parti, moi, je ferois faire ces vers tout ſimplement par les gens du métier.

Le DUC.

Oui, ſi je n'en ſçavois pas faire, imbécille.

DUPRE'.

Ah, je demande pardon à Monſieur, je croyois.....

Le DUC.

Allons, laiſſez-moi..... voyons encore.

DUPRE'.

Monſieur Ronflant & Monſieur Découſu demandent à voir Monſeigneur.

Le DUC.

Que me veulent-ils? je ſuis en affaire.

DUPRE'.

Je le leur ai dit; cependant, je crois que vous feriez bien.....

Le DUC.

Allons, faites-les entrer.

SCENE II.

Le DUC, M. RONFLANT, M. DE'COUSU.

L DUC.

AH, Meſſieurs, je ſuis charmé de vous voir; mais ce ne ſera pas pour long-tems; parce que je ſuis un peu occupé....

M. RONFLANT.

Monſieur le Duc cultive toujours les Muſes ſans doute.

M. DE'COUSU.

Et il a raiſon; elles le favoriſent aſſez pour qu'il ne les délaiſſe pas.

Le DUC.

Il eſt vrai que quelquefois elles ne m'ont pas mal traité.

M. RONFLANT, M. DE'COUSU.

Oh, toujours, toujours.

Le DUC.

Par fois elles ont des caprices, comme vous ſçavez.

M. DE'COUSU.

Vous ne les connoiſſez guères, je crois?

Le DUC.

Comme un autre.

M. RONFLANT.

Monſieur le Duc, j'ai l'honneur de vous apporter le cinquiéme Acte de ma nouvelle Tragédie, ſi vous aviez un quart-d'heure ſeulement à me donner.....

M. DE'COUSU.

Moi, je ne veux faire voir à Monſieur le Duc, que mon Ariette de la chaiſe de poſte qui va ſe briſer & qui ſonne la férraille, ce ſera encore plus court.

M. RONFLANT.

M. Découſu, un moment, s'il vous plaît, vous ne devez paſſer qu'après moi.

M. DE'COUSU.

Monſieur Ronflant, vous prenez-là un ton.....

Le DUC.

Meſſieurs, vous vous diſputerez une autrefois.

M. RONFLANT.

Mais, Monſieur le Duc, jugez un peu ſi un Poëte d'Opéra comique doit avoir le pas ſur un Poëte tragique; ſi quelqu'un doit protéger le ton des Héros, je crois que c'eſt vous.

M. DE'COUSU.

Oui, le vrai ton des Héros; mais celui qu'ils n'ont jamais eû & qu'ils n'auront jamais, cela eſt différent.

M. RONFLANT.

Qu'ils n'auront jamais?

M. DE'COUSU.

Assurément; au lieu que moi, je peins la nature, la vérité.

M. RONFLANT.

La nature & la vérité, il y a bien du mérite à toujours copier, où est donc le génie?

M. DE'COUSU.

Moliere manquoit de mérite, osez-vous dire cela?

M. RONFLANT.

Moliere!..... Moliere, n'a point fait de Tragédies.

Le DUC.

Eh, Messieurs, ne disputez pas, je n'ai pas le tems.

M. RONFLANT.

Monsieur le Duc, suivant votre conseil, j'ai cherché pour mon dénouement, & j'ai imaginé un tyran de plus.

M. DE'COUSU.

Moi, j'ai crû que ma chaise de poste étoit une nouveauté dont vous seriez content.

Le DUC.

Je vous ai déja dit que j'étois occupé très-sérieusement.

M. RONFLANT.

Si Monſieur le Duc vouloit nous faire part de ſes productions....

M. DE'COUSU.

Nous ſerions bien ſûrs d'avoir de quoi admirer.

Le DUC.

Non, vous dis-je, j'ai paſſé toute ma matinée à rêver, à barbouiller du papier, ſans pouvoir rien faire.

M. RONFLANT.

C'eſt qu'apparemment c'eſt un nouveau genre que Monſieur le Duc a choiſi?

Le DUC.

Non, au contraire, c'eſt un couplet; ainſi vous voyez bien....

M. DE'COUSU.

Perſonne n'en fait aſſurément auſſi facilement, que Monſieur le Duc.

Le DUC.

Ordinairement cela ne me coûte rien; mais aujourd'hui je ne ſçai ce que j'ai.

M. RONFLANT.

Eſt-ce un ſujet rare?

Le DUC.

Non, c'eſt un bouquet.

M. DE'COUSU.

Un bouquet?

Le DUC.

Oui, un bouquet, pour une femme que j'aime, & vous ſentez bien qu'il faut que cela ſoit neuf, qu'il faut de la penſée. Aſſeyez, aſſeyez-vous-là.

M. RONFLANT.

Mais la penſée, Monſieur le Duc l'a trouvée.

Le DUC.

Moi!

M. DE'COUSU.

Oui, un bouquet.

Le DUC.

C'eſt vrai; c'eſt moi qui veux que ce ſoit un bouquet. Comme vous dites, voilà la penſée trouvée. Mais il faut la mettre en chant, & voilà le difficile.

M. DE'COUSU.

Avez-vous choiſi un air?

Le DUC.

Bon, j'en ai cent.

M. DE'COUSU.

Il faut s'arrêter à un ſeul.

Le DUC.

C'eſt vrai, auſſi j'avois envie de prendre....

M. RONFLANT.

Monſieur Découſu vous en dira, Monſieur le Duc.

M. DE' COUSU.

Oui, prenez-.... *Il chante.*

C'eſt la fille à Simonette. (*)

Le DUC.

C'étoit juſtement celui-là que j'avois en vue.

M. RONFLANT.

Hé-bien, votre couplet eſt fait.

Le DUC.

Pas tout-à-fait.

M. RONFLANT.

Pardonnez-moi, tenez, écrivez.

Le DUC, *prenant ſa plume.*

C'eſt vrai, les choſes viennent quelquefois comme cela ſans peine.

M. DE' COUSU.

Sans peine, vous n'en avez ſûrement pas.

M. RONFLANT.

Vous commencez par dire. *Il chante.* (**)

Que de fleurs on va répandre,

Le DUC.

Oh, pour ce vers là, je l'ai déja écrit plus de vingt fois & je l'ai effacé de même.

M. RONFLANT.

Pourquoi l'effacer? il eſt bon; il annonce la fête.

Le DUC.

C'eſt vrai. *Il écrit.*

Que de fleurs on va répandre,

(*) C'eſt un air d'Annette & Lubin.

(**) Il chante, & l'on chante tous les vers à meſure qu'on les fait.

M. DE'COUSU.

Dans un jour auſſi charmant !

Le DUC.

Voilà ce que j'ai fait.
Que de fleurs on va répandre,
Dans un jour auſſi charmant !

M. RONFLANT.

Vous allez d'un train ! attendez ; voyons ce que vous allez dire. Laiſſons faire Monſieur le Duc, ne le troublons pas.

Le DUC.

Je dirois par exemple.....

M. DE'COUSU.

Que de chants ſe font entendre,

M. RONFLANT.

Pour exprimer ce qu'on ſent !

Le DUC.

Oui, oui.
Que de chants.....

M. DE'COUSU.

Se font entendre,
Un moment s'il vous plaît.
Pour.....

M. RONFLANT.

Exprimez ce qu'on ſent !

Le DUC.

Pour exprimer ce qu'on ſent !
Je ne trouve pas mal ces deux vers là ;

qu'en dites-vous? ne me flattez pas; parlez-moi naturellement?

Que de fleurs ſe font entendre,

M. DE'COUSU.

Que de chants.....

Le DUC.

Oui, oui.

Que de chants ſe font entendre,
Pour exprimer ce qu'on ſent!

Cela va bien.

M. RONFLANT.

A merveilles!

Le DUC.

Voyons un peu le reſte. Je voudrois parler de ſes graces.

M. RONFLANC.

Oui, de ſes graces; c'eſt très-bien vû.

M. DE'COUSU.

Vos graces, votre art de plaire.

Le DUC.

Oui, je dis.

Vos graces, votre art de plaire.

Ecrivons.

M. RONFLANT.

Ce n'eſt ſûrement pas nous qui le faiſons dire à Monſieur le Duc.

Le DUC.

Vos graces, votre art de plaire.....

M. RONFLANT.

Font répéter tous les jours.....

Le DUC.

Se répétent tous les jours:

M. RONFLANT.

Non, non, vous dites.

Font répéter tous les jours:

Le DUC.

Oui, oui, je dis.

Font répéter tous les jours:

Font répéter, font répéter! il y a bien de quoi; c'eſt qu'il faut peindre en chantant.....

M. DE'COUSU.

Sans doute, & c'eſt-là votre talent.

Le DUC.

Oui, je n'y ſuis pas abſolument maladroit.

Font répéter tous les jours:

M. DE'COUSU.

C'eſt la fête de Cythére;

Le DUC.

Oh, pour celui-là, je me le vôle à moi-même en le faiſant; je n'ai pas dit autre choſe de la matinée.

C'eſt la fête de Cythére;

M. RONFLANT.

C'eſt la fête des Amours.

Le DUC.

Cela va de ſoi-même; fête de Cythére, fête des amours; qui dit l'un, dit l'autre.

M. DE'COUSU.

Dites, qui fait l'un, fait l'autre.

Le DUC.

Sûrement.

C'eſt la fête des Amours.

M. RONFLANT.

C'eſt un tableau charmant!

M. DE'COUSU.

On ne voit que des guirlandes dans les airs.

M. RONFLANT.

Des fleurs les parfument; c'eſt un ſpectacle enchanteur! perſonne que vous ne pourroit dire auſſi bien:

C'eſt la fête de Cythére;
C'eſt la fête des Amours

Le DUC.

Il eſt vrai que je n'en ſuis pas mécontent, j'oſe le dire.

M. DE'COUSU.

Parbleu, je le crois bien.

Le DUC.

Revoyons tout le couplet, Meſſieurs, je vous en prie. *Il chante.*

Que de fleurs on va répandre,
Dans un jour auſſi charmant!
Que de chants ſe font entendre,
Pour exprimer ce qu'on ſent!

M. RONFLANT.

Je vois la décoration de la fête. Quelle pompe! quelle magnificence!

M. DÉCOUSU.

Les chœurs chantants, ſont rangés à droite & à gauche.

Le DUC.

C'eſt vrai, je n'y avois pas pris garde.

M. RONFLANT.

Bon, rien ne manque à cette fête; quelle imagination!

M. DÉCOUSU.

Et dans un ſeul couplet.

Le DUC.

Vos graces, votre art de plaire
Font répéter tous les jours:
C'eſt la fête de Cythére,
Tous trois enſemble.
C'eſt la fête des Amours.

M. RONFLANT.

Divin!

M. DÉCOUSU.

Délicieux!

Le DUC.

Je ſuis bien aiſe que vous en ſoyez contents.

M. DÉCOUSU.

Contents?

M. RONFLANT.

Nous en ſommes enchantés, ravis.

Le DUC.

Hé-bien, croiriez-vous que ce matin j'ai été au point de croire que je ne parviendrois jamais à faire ce couplet?

M. DE'COUSU.

Vous ne connoiſſez pas vos talents, Monſieur le Duc.

M. RONFLANT.

Quand voulez-vous que je revienne pour mon cinquiéme Acte, car je voudrois après obtenir une lecture des Comédiens?

Le DUC.

Mais quand vous voudrez.

M. RONFLANT.

J'ai grand beſoin que Monſieur le Duc veuille bien leur faire parler par quelqu'un.

Le DUC.

Je le veux bien, vous me direz par qui.

M. RONFLANT.

C'eſt que c'eſt difficile.

M. DÉCOUSU.

Moi, je ne demande que le ſuffrage de Monſieur le Duc, ſur mon Ariette; car le Muſicien en eſt content.

Le DUC.

Nous verrons, je vous dirai naturellement.....

M. DE'COUSU.

C'eſt-là tout ce qui me retient, les Rôles ſont déja diſtribués, & cela ira tout de ſuite.

Le DUC.

Je vous ferai dire.

M. DE'COUSU.

Pour votre couplet, Monſieur le Duc, je voudrois l'avoir fait.

M. RONFLANT.

Et moi auſſi, je vous en réponds.

Le DUC.

Vous me faites le plus grand plaiſir?

M. RONFLANT.

Je vous en demanderai une copie la premiere fois.

Le DUC.

Vous l'aurez.

MM. RONFLANT & DÉCOUSU,

chantent en s'en allant.

C'eſt la fête de Cythére,
C'eſt la fête des Amours.

SCENE III.

Le DUC, DUPRE'.

Le DUC.

OH là, quelqu'un!

DUPRE'.

Monſeigneur?

Le DUC.

Allons.

DUPRE'.

Hé-bien, Monſeigneur, votre couplet?

Le DUC.

Il eſt fait.

DUPRE'.

Et vous en êtes content?

Le DUC.

Je t'en réponds, il eſt charmant!

DUPRE'.

Je ſçavois bien que vous en viendriez à bout, je n'avois garde de renvoyer ces Meſſieurs.

Le DUC.

Allons, viens, je te le chanterai en m'habillant. *Il s'en va & il emporte le couplet.*

Fin du douziéme Proverbe.

LE
MARI ABSENT.
TREIZIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Le BAILLY.

GROS-JEAN, *Payſan.*

CATHERINE, *femme de Gros-Jean.*

La Scene eſt ſur la place du Village.

LE

LE MARI ABSENT.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le BAILLI, CATHERINE *pleurant.*

CATHERINE.

OUI, Monſieur le Bailli, mon mari arrive aujourd'hui.

Le BAILLI.

Ne pleurez pas, mon enfant, il y a remède à tout.

CATHERINE.

Mais voilà le jour bien avancé, il n'y a guère de tems pour y penſer; ſi vous

m'abandonnez, Monſieur le Bailli, je ſuis une femme perdue!

Le BAILLI.

Vous abandonner, ma chere amie! pouvez-vous l'imaginer ſeulement?

CATHERINE.

Il eſt vrai que ce ſeroit bien mal à vous, après l'embarras où vous m'avez miſe.

Le BAILLI.

Je vous aime toujours, & je ſuis plus occupé que vous, de vous tirer d'affaire.

CATHERINE.

Si je n'avois pas eu d'enfant encore pendant le voyage de mon mari, le reſte ne ſeroit rien; pourquoi s'en va-t'il, au bout du compte?

Le BAILLI.

Sans doute. Mais j'arrangerai cela, ſoyez tranquille.

CATHERINE.

Je ne pourrois pas cacher les enfants, tout le Village ſçait ce qui eſt arrivé, & puis ils ſont à lui, à ce que vous dites, malgré....

Le BAILLI.

Oui, la loi y eſt conforme. Je vous dirois bien cela en Latin.... mais....

CATHERINE.

Je ne l'entendrois pas. Ne nous amuſons pas à cela.

Le BAILLI.

Écoutez, il me vient une idée. Vous croyez que votre mari va arriver, n'eſt-ce pas?

CATHERINE.

Oui, Monſieur le Bailli, j'en ſuis même toute troublée, quand j'y penſe.

Le BAILLI.

Il ne faut point être troublée. Il faut vous en aller chez vous & y demeurer tranquille. Moi, je reſterai ici à l'attendre. Je parlerai à Gros-Jean. Sans nous entendre, vous verrez bien la mine qu'il fera. Je puis vous aſſurer qu'il ne ſera pas mécontent.

CATHERINE.

Vous le croyez?

Le BAILLI.

J'en ſuis ſûr. Il n'aime pas mal l'argent?

CATHERINE.

Ah, beaucoup, & c'eſt là ce qui lui a fait faire ſon voyage.

Le BAILLI.

Quand je me tournerai du côté de votre maiſon, vous viendrez nous trouver avec vos deux enfans, vous en cacherez un d'abord, & ſelon ce que nous dirons, vous montrerez l'autre.

CATHERINE.

Et qu'eſt-ce que vous direz, Monſieur le Bailli ?

Le BAILLI.

Il eſt inutile à préſent que vous le ſçachiez.

CATHERINE.

Mais pourquoi ? je n'en dirai rien.

Le BAILLI.

Ah, ne voilà-t'il pas la curioſité qui vous prend.

CATHERINE.

Non, non, Monſieur le Bailli, c'eſt que je voudrions ſeulement ſçavoir....

Le BAILLI.

Allez-vous-en plûtôt que plus tard, il ne faut pas que votre mari nous trouve enſemble.

CATHERINE.

Ah, je le vois, tout là-bas !

Le BAILLI.

Vous voyez-bien, éloignez-vous.

CATHERINE.

Oh, il ne regarde pas de ce côté-ci. Adieu, adieu, Monſieur le Bailli.

SCENE II.

Le BAILLI.

CETTE petite femme-là eſt charmante! Quand il m'en coûteroit quelque argent; c'eſt tout ſimple, & puis on promet.... d'ailleurs il peut arriver quelque malheur, qui me procurera de quoi tout payer. Nous ſommes au Public; c'eſt au Public à faire les frais de nos folies, puiſque nous travaillons à punir & à réparer des fautes. Comme la circonſtance donne de l'eſprit! voilà une penſée qui ne m'étoit pas encore venue: je la mettrai bien à profit à l'avenir. Mais Gros-Jean s'approche, voyons ſi nous réuſſirons à le perſuader.

SCENE III.

Le BAILLI, GROS-JEAN.

Le BAILLI.

HÉ-BIEN, Gros-Jean, vous voilà donc enfin de retour?

GROS-JEAN.

Oui, Monſieur le Bailli, à vot ſarvice; comment vous-en va ?

Le BAILLI.

Fort bien, Gros-Jean, fort bien. Votre voyage vous a-t'il valu bien de l'argent ?

GROS-JEAN.

Il devoit m'en valoir ; mais j'ai mangé tout ce que j'avois porté ; encore bien heureux d'en avoir eu aſſez.

Le BAILLI.

Et comment cela ? votre oncle avoit des vignes, à ce que vous m'aviez dit.

GROS-JEAN.

Oui, mais la Juſtice à tout vendangé ; c'eſt comme la grêle, Monſieur le Bailli ; c'eſt même encore pire, car tous les frais ont fauché le reſte, & parſonne n'a eu rien, que deux ou trois créanciers qui diſent encore, qu'on leur a pris les trois quarts de ce qu'ils devoient avoir.

Le BAILLI.

Cela arrive quelquefois comme cela.

GROS-JEAN.

Tout le monde mourroit à préſent, que je ne voudrois pas me baiſſer pour avoir un héritage.

Le BAILLI.

Vous avez raiſon.

GROS-JEAN.

Ne parlons plus de cela, Monſieur le Bailli; quelle nouvelle y a-t'il ici? comment ſe porte ma femme?

Le BAILLI.

Votre femme ſe porte très-bien; mais il y a bien des nouvelles depuis votre départ.

GROS-JEAN.

Comment donc! & ſont-elles bonnes du moins?

Le BAILLI.

Oui, elles ne ſont pas mauvaiſes.

GROS-JEAN.

Eh, pardi, Monſieur le Bailli, comptez-moi donc un peu ça.

Le BAILLI.

Vous ſçavez quand vous êtes parti, que nous avions un nouveau Seigneur, qui venoit d'acheter cette terre-cy?

GROS-JEAN.

Oui, vraiment, & je n'étions pas fâché d'être délivré de l'autre. Celui-ci eſt-il meilleur?

Le BAILLI.

Je vous en réponds; c'eſt un homme qui aime à faire le bien du Payſan.

GROS-JEAN.

Voilà un brave homme, pardi c'ti-là,

Le BAILLI.

Mais il veut qu'on travaille. Il prétend que ce Village ſera très-riche dans quatre ans, ſi on veut faire ce qu'il dira.

GROS-JEAN.

Et pourquoi pas? d'abord qu'on veut notre bien, Monſieur le Bailli, c'eſt raiſonnable.

Le BAILLI.

Il dit auſſi qu'il veut prouver que plus on a d'enfants, & plus on eſt riche.

GROS-JEAN.

Oui, tant vaut l'homme, tant vaut la terre. Mais il faut pouvoir les élever ces enfans, ils ne travaillent pas en venant au monde.

Le BAILLI.

Il ſçait bien cela, & pour qu'il y ait beaucoup d'enfants dans ſon Village & qui ſe portent bien, voici ce qu'il a imaginé.

GROS-JEAN.

Voyons; voyons; j'aimons déja ce Seigneur-là, moi, Monſieur le Bailli.

Le BAILLI.

Écoutez-bien.

GROS-JEAN.

Oh, par la mordié, je n'en pardrons pas un mot, voyez-vous.

Le BAILLI.

Chaque enfant qui viendra au monde pendant dix ans, il donnera au pere, cent écus.

GROS-JEAN.

Cent écus! & quand cela commencera-t'il ?

Le BAILLI.

Oh, il y a déjà plus d'un an de paſſé.

GROS-JEAN.

Plus d'un an! je ſuis bien malheureux de m'être en allé, j'aurions déja gagné cent écus au moins.

Le BAILLI.

Mais depuis votre départ, votre femme eſt accouchée.

GROS-JEAN.

Ma femme eſt accouchée, Monſieur le Bailli? mais il y a dix-huit mois, & quand je ſuis parti, elle n'étoit pas groſſe.

Le BAILLI.

Il faut donc le dire au Seigneur; car il veut que les enfans ſoient réellement du mari.

GROS-JEAN.

Gardez-vous en bien, Monſieur le Bailli, je ne ſçai ce que je dis. Oh, ſurement je me rappelle....

Le BAILLI.

Prenez-y garde.

GROS-JEAN.

J'aurai donc les cent écus ?

Le BAILLI.

Oui, par enfant.

GROS-JEAN.

Pardi ce n'eſt pas tout perdre ; mais c'eſt un Seigneur d'or ! Que je ſuis fâché de m'être en allé !

Le BAILLI.

Tenez, voilà votre femme, vous lui avez grande obligation de cet argent-la.

GROS-JEAN.

Ah, pardi, je vous en réponds, je vois bien que ſans elle, je ne les aurois jamais eu.

SCENE IV.

Le BAILLI, CATHERINE, *montrant un enfant qu'elle porte.*

GROS-JEAN.

EH, dis donc, femme, eſt-ce un fieu ou une fille, que j'ons pour ces cent écus ?

CATHERINE.

C'eſt tous les deux, Gros-Jean.

GROS-JEAN, *avec joye.*

Quoi, j'ons deux enfans ?

CATHERINE.

Oui, vraiment, mon ami,

GROS-JEAN.

Ah, pargué femme, c'eſt un tréſor ! quoi, Monſieur le Bailli, j'aurai ſix cents francs ?

Le BAILLI.

Oui, tu peux y compter.

GROS-JEAN.

Voilà une brave femme, Monſieur le Bailli !

Le BAILLI *à Catherine.*

Cela va bien.

CATHERINE *au Bailli.*

Oh, je vais le rendre encore plus content.

Le BAILLI *à Catherine.*

Prenez garde à ce que vous direz.

CATHERINE.

Ah, Gros-Jean, nous aurons plus de ſix cens francs.

GROS-JEAN.

Comment donc ?

CATHERINE.

Ces deux enfans-là ſont venus enſemble, vois-tu ?

GROS-JEAN.

Oui ?

CATHERINE.

Hé bien, je ſuis groſſe encore, ſi je vas en avoir auſſi deux, cela fera douze cens francs.

GROS-JEAN, *avec joie.*

Pardi, t'as raiſon.

Le BAILLI *à part.*

Cette femme-là me ruinera. *à Catherine.* Mais vous n'êtes pas groſſe?

CATHERINE.

Cela ne fait rien: je le deviendrai.

GROS-JEAN.

Qu'eſt-ce que t'as, dis donc, femme? mais quel bonheur, Monſieur le Bailli!

Le BAILLI.

Oui, cela eſt très-heureux.

GROS-JEAN.

Mais ſi cela va comme cela tous les ans, vela que j'aurons ſix cents francs de rente.

Le BAILLI.

Je vous le diſois bien. Votre femme vous enrichira.

GROS-JEAN.

Pardi, c'eſt bien vrai. Je croyois d'abord devoir te gronder....

Le BAILLI *à Gros-Jean.*

Qu'eſt-ce que vous allez dire?

GROS-JEAN.

Oh, rien, rien, Monſieur le Bailli, je nous obſerverons.

CATHERINE.

Pourquoi donc vouloir me gronder, mon ami ?

GROS-JEAN.

Oh, je dis gronder; ce n'eſt pas gronder, à moins que ce ſoit te gronder de ce que tu n'étois pas venue avec moi.

CATHERINE.

J'aurois été bien aiſe d'y aller.

GROS-JEAN.

Et pardi, non, j'en aurions été bien fâché.

CATHERINE.

Comment, c'eſt bien vrai ?

GROS-JEAN.

Sans doute; ne faut-il pas que les enfants ſoient faits ici, Monſieur le Bailli ?

Le BAILLI.

Sûrement.

GROS-JEAN.

Allons, allons, c'eſt bon. As-tu préparé à ſouper ?

CATHERINE.

Oui, mon ami.

GROS-JEAN.

Hé-bien, allons boire à la ſanté d'un ſi bon Seigneur. Monſieur le Bailli, en voudriez-vous prendre votre part ?

Le BAILLI.

Pourquoi pas ? j'aime les braves gens, les honnêtes gens.

GROS-JEAN.

Allons, venez donc; car je vous aimons bien auſſi, nous; n'eſt-ce pas, Catherine?

CATHERINE.

Oh, pour cela, oui; & ce ſera toujours tout de même.

GROS-JEAN.

Tu as raiſon femme, allons, allons ſouper, je parlerons un peu de cela à la table.

Fin du treizième Proverbe.

LES
FOUX,
QUATORZIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DISSONANT, *Muſicien.*

M. L'ABBE' *Hyatus, Poete.*

M. DESJARRETS, *Maître de Ballets.*

CABRY, *Prévôt de M. Desjarrêts.*

Mad. DOUAIREVILLE, *Plaideuſe.*

Un GARÇON CAEFETIER.

La Scene eſt dans un des Caffés du Boulevard.

LES FOUX, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DISSONANT, *entre en chantant entre ſes dents. Il ſe promene, bat la meſure, s'arrête, & dit :*

CE n'eſt pas cela. Revoyons mes paroles. *Il tire un papier de ſa poche, & il lit.*

C'eſt victoire ici qu'on aime, & que l'on fête.

Victoire, Victoire! où Madame de Franville a-t-elle été prendre le nom de Victoire? on eſt accoutumé à mettre une

roulade ſur le mot Victoire ; je ne peux pourtant pas commencer mon air par une roulade. Quand le diable y ſeroit, il faudra qu'elle s'en paſſe : d'ailleurs je ne veux pas compoſer cela à la Françoiſe. A la Françoiſe, moi ! quoi, c'eſt cela qui m'arrête ? allons, allons, il faut prendre le parti de continuer comme j'ai commencé. Voyons un peu. *Il chante.*

Air : adoré, adoré, pourſuivi des belles ; &c. de l'école de la Jeuneſſe.

C'eſt victoire ici qu'on aime & que l'on fête ;
C'eſt le plus doux amuſement ;
Du bonheur on ſe trouve au faîte ;
Il y renaît à chaque inſtant :
Du bonheur on ſe trouve au faîte,
Il y renaît à chaque inſtant :
C'eſt Victoire ici que l'on fête,
C'eſt le plus doux amuſement ;
Du bonheur on ſe trouve au faîte,
Il y renaît à chaque inſtant.

Fort bien, fort bien.

C'eſt Victoire ici que l'on fête,
C'eſt le plus doux amuſement ;
Du bonheur on ſe trouve au faîte,
Il y renaît à chaque inſtant.

Bravo, bravo. Il faut écrire cela tout de ſuite. Garçon, garçon ?

SCENE II.

M. DISSONANT, Le GARÇON.

Le GARÇON.

ON y va. *Il arrive.* Ah, c'eſt vous, Monſieur Diſſonant?

M. DISSONANT.

Oui, oui, donnez-moi ... *Il chante.*

Il y renaît à chaque inſtant.

Le GARÇON.

Qu'eſt-ce que vous voulez? du caffé, de la limonade, de l'orgeat.

M. DISSONANT.

Non, non, une plume & de l'encre.

Le GARÇON.

Vous allez en avoir dans l'inſtant. *Il va en chercher.*

M. DISSONANT *chante.*

Du plaiſir on ſe trouve au faîte;
Il y renaît à chaque inſtant.
Sans tourment,
Très gaiment,
Très-content,
Sûrement
C'eſt victoire ici que l'on fête;
C'eſt le plus doux amuſement.

Ah, charmant, charmant ! allons donc ; la plume, l'encre ?

Le GARÇON.

La voilà, Monſieur.

M. DISSONANT, *s'aſſeyant & écrivant en chantonnant*

C'eſt Victoire ici que l'on fête,
c'eſt le plus doux amuſeme[illegible]

SCENE III.

M. DISSONANT, L'ABBE', Le GARÇON.

L'ABBE' *entre en rêvant.*

FAUT-IL qu'une malheureuſe rime m'arrête ! *Il ſe promene.*

M. DISSONANT *chante & écrit.*

Sans tourment,
Très-gaiment,
Très-content,
Sûrement,
C'eſt Victoire ici que l'on fête ;
C'eſt le plus doux amuſement.

L'ABBE'

Revoyons encore. *Il lit.*

Ainſi qu'on voit naître les fleurs,

Aux doux commandements de Flore,
L'amour, des plus vives couleurs,
Orne le teint de Léonore :

Je ne changerai sûrement rien à cela.

Sa bouche exhale un doux parfum,
Semblable à celui que l'Aurore
Répand.... répand.... répand....

M. DISSONANT *chante.*

Sans tourment,
Très-gaiement....

Il chante ſans prononcer.

C'eſt le plus doux amuſement.

L'ABBE'.

Monſieur, ce que vous faites-là, ſera-t-il long ?

M. DISSONANT.

Monſieur, je n'en ſais rien. *Il chante.*

L'ABBE'.

Monſieur, c'eſt que j'ai un couplet à faire, pour la fête d'une Dame...

M. DISSONANT.

Moi de méme, Monſieur l'Abbé, je ne fais pas un couplet ; mais une Ariette pour la fête d'une Dame, & qui, je me flatte, ne ſera pas mauvaiſe. *Il chante.*

C'eſt le plus doux amuſement.

A préſent, voyons la repriſe. *Il chante.*

Tout s'anime, on aime à rire...

L'ABBE'.

Avec cet homme là, je ne ferai jamais rien, ſi je n'écris. *Monſieur Diſſonant chante ſans prononcer, en écrivant.*

Sa bouche exhale un doux parfum,
Semblable à celui que l'Aurore
Répand....

Il faut abſolument que j'écrive. Garçon?

Le GARÇON.

Monſieur?

L'ABBE'.

Une plume & de l'encre. *Le Garçon va prendre l'écritoire de M. Diſſonant, pendant qu'il chante, & l'Abbé ſe met à écrire.*

M. DISSONANT.

Tout s'anime, on aime à rire,
La gaîté toujours vous ſoutient,
L'on ne ſe laſſe pas de dire:
Ah, quel plaiſir, qu'il fait de bien!

Ecrivons, écrivons. *Il cherche ſa plume.* Qu'eſt donc devenue l'écritoire? Hé, Garçon?

Le GARÇON.

Monſieur?

M. DISSONANT.

Hé-bien, mon encre, ma plume, qu'en avez-vous fait?

Le GARÇON.

J'ai cru que vous n'en aviez plus que faire, je l'ai donnée à Monſieur l'Abbé. Je m'en vais vous en chercher une autre.

M. DISSONANT.

Allons, dépêchez-vous donc ; ce drôle-là me fera perdre mes idées. *Il chante.*

L'on ne ſe laſſe pas de dire :
Ah, quel plaiſir, qu'il fait de bien !

L'ABBE'.

Monſieur, ſi vous chantez toujours, je ne pourrai jamais faire mon couplet.

M. DISSONANT.

Monſieur, vous me prenez bien mon encre.

L'ABBE'.

Ah, Monſieur, je m'en vais vous la rendre, ſi vous ne voulez plus chanter.

M. DISSONANT.

Oh-bien, l'on m'en donnera d'autre.

L'ABBE'.

Mais ce n'eſt qu'une rime que je cherche.

Le GARÇON.

Monſieur, voilà de l'encre & une plume.

M. DISSONANT.

C'eſt bon. *Il chante.*

Il rend l'ame contente,
L'on ne déſire plus rien,

Divin, divin! *Il écrit & chante.*

Il rend l'ame contente,
L'on ne déſire plus rien.

L'ABBE'.

Mais, Monſieur.....

M. DISSONANT *chante.*

Sans ceſſe on rit, toujours on chante,
Sans ceſſe on rit, toujours on chante,

L'ABBE'.

Monſieur?

M. DISSONANT.

Laiſſez, laiſſez donc.

Sans ceſſe on rit, toujours on chante,

L'ABBE'.

Mais, Monſieur, il m'eſt impoſſible de rien faire, ſi vous continuez de chanter haut.

M. DISSONANT.

Travaillez pendant que j'écris. *Il chante tout bas.*

L'ABBE'.

Sa bouche exhale un doux parfum,
Semblable à celui que l'Aurore
Répand....

C'eſt incroyable que je ne puiſſe rien trouver.

M.

M. DISSONANT *chante.*

Sans ceſſe on rit, toujours on chante;
Ah, quel plaiſir, qu'il fait de bien!
Ah, quel plaiſir, qu'il fait de bien!

L'ABBÉ.

Mais, Monſieur.....

M. DISSONANT *chante.*

Ah, quel plaiſir, qu'il fait de bien!

Il ſe lève & bat la meſure.

Mais grand bien,
Mais grand bien,
Mais grand bien,
Mais grand bien.

Il ſe remet à écrire & à chanter bas.

L'ABBÉ.

Il va peut-être reſter tranquille, eſſayons d'achever. *Il ſe frotte la tête.*

SCENE IV.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, M. DESJARRETS, CABRY.

M. DESJARRETS.

CABRY?

CABRY.

Monſieur?

M. DESJARRETS.

Dans combien de tems faut-il que je ſois chez Madame de Verſant ?

CABRY.

Dans trois quarts d'heure.

M. DESJARRETS.

Trois quarts d'heure ! il n'y a perſonne ici, j'ai envie de commencer mon Ballet en queſtion. Sçais-tu les airs ?

CABRY.

Je ſçais les deux premiers.

M. DESJARRETS.

C'eſt bon. Joue-moi d'abord la marche des Paladins.

CABRY.

Je la ſçai toute entiere.

M. DESJARRETS.

Attends un moment. *Il fait quelques pas.* Je marche en avant d'abord, je reviens.... C'eſt cela. Allons. *Cabry joue.*

M. DISSONANT, L'ABBÉ.

Hé, Monſieur ! Monſieur !

M. DESJARRETS.

Comment, Meſſieurs, qu'eſt-ce que vous avez donc ? Ah, c'eſt vous, Monſieur Diſſonant !

M. DISSONANT.

C'eſt moi-même, qui compoſe un Ariette, Monſieur Desjarrets.

M. DESJARRETS.

Ah, une Ariette nouvelle?

M. DISSONANT.

Oui vraiment, pour Madame de Franville.

DESJARRETS.

Je fais un Ballet auſſi pour ſa fête.

M. DISSONANT.

C'eſt fort bien; mais faites taire votre maudit violon, vous me faites perdre le ton, je ne ſçai plus où j'en ſuis.

M. DESJARETS.

Vous vous moquez, vous êtes trop habile pour cela.

L'ABBÉ.

Moi, Monſieur, je fais un Bouquet, je cherche une rime, & votre violon me diſtrait.

M. DESJARRETS.

Allons, allons, joue toujours. *Cabry joue, & M. Desjarrets danſe.*

M. DISSONANT.

Un moment ſeulement que j'aye écrit ceci. *Il chante.*

Sans ceſſe on rit, toujours on chante.

M. DESJARRETS.

Joue donc. *Il danſe & M. Diſſonant chante.*

M. DISSONANT.

Ah, quel plaiſir, qu'il fait de bien !
Arrêtez donc.

M. DESJARRETS.

Mais je n'ai pas de tems à perdre, en honneur.

L'ABBÉ.

Mais Monſieur, par grace....

M. DESJARRETS.

Allons, allons. *Cabry joue & il danſe.* Attends, attends un moment. *Il marche.*

M. DISSONANT.

Ah, quel plaiſir, qu'il fait de bien !
Mais grand bien,
Mais grand bien.

M. DESJARRETS.

Mais, Monſieur Diſſonant, comment voulez-vous que je compoſe mon pas, ſi vous me chantez un autre air que celui ſur lequel je dois danſer.

M. DISSONANT.

Mais, Monſieur Desjarrêts, comment voulez-vous que j'achéve d'écrire mon Ariette, quand vous faites jouer un autre air que celui que j'ai dans la tête.

L'ABBÉ.

Hé, Meſſieurs, comment voulez-vous tous les deux que je faſſe des vers avec un pareil bruit?

M. DESJARRETS.

Meſſieurs, vous ferez comme vous voudrez; allons, joue, & recommençons le tout. *Il danſe, M. Diſſonant & l'Abbé, ſe déſeſpérent.*

M. DISSONANT.

C'eſt impoſſible!

L'ABBÉ.

Je n'y tiens pas!

M. DESJARRETS.

Cela va bien, je tiens ma marche. Laiſſe-moi deſſiner ma Gavotte.

Il compoſe en marchant, ſans violon.

M. DISSONANT *chantant.*

Ah, quel plaiſir, qu'il fait de bien!
Mais grand bien,
Mais grand bien....

M. DESJARRETS.

Monſieur Diſſonant, chantez donc tout bas.

M. DISSONANT.

Je le veux bien, pourvû que vous ne faſſiez pas jouer du violon.

L'ABBÉ.

Ah, à la bonne heure.

M. DESJARRETS.

Oui, oui, laiſſez-moi faire. *Il danſe.* Nous croiſons par ici-ah, ah! à gauche à préſent-chaſſez-fort bien-non, je tourne, ah, ah! l'entrelas.... *Il continue en marchant.*

SCENE V.

M. DISSONANT, L'ABBÉ, M. DESJARRETS, CABRY, Mad. DOUAIREVILLE.

Mad. DOUAIREVILLE, *à Cabry.*

MONSIEUR, n'avez-vous pas vû ici Monſieur Rongeant?

CABRY.

Qu'eſt-ce que c'eſt Madame, que Monſieur Rongeant?

Mad. DOUAIREVILLE.

C'eſt mon Procureur.

CABRY.

Je ne le connois pas; adreſſez-vous à ces Meſſieurs, ils vous diront cela, ils étoient ici avant nous.

Mad. DOUAIREVILLE, *à M. Diſſonant.*

Monſieur, voudriez-vous bien me dire....

M. DISSONANT *chante.*

Il rend l'ame contente;
L'on ne déſire plus rien.

M. DESJARRETS.

Monſieur Diſſonant, je m'en vais faire jouer du violon. *Il compoſe.*

M. DISSONANT.

Ah, je vous demande pardon.

Mad. DOUAIREVILLE, *à M. Diſſonant.*

Monſieur, dites-moi donc ſi vous avez vû mon Procureur ici, il eſt pour moi de la derniere importance que je lui parle à l'inſtant; on vient de me faire ſignifier un Arret qui me réduira à la mendicité; je n'ai pas un morceau de pain, ſi....

M. DISSONANT.

Dieu vous béniſſe, ma bonne Dame.

Mad. DOUAIREVILLE.

Mais, Monſieur, je ne demande pas l'aumône, répondez-moi, je vous prie.

M. DISSONANT.

Je ſuis occupé, Madame, adreſſez-vous à ces Meſſieurs.

Mad. DOUAIREVILLE.

Sçauront-ils où il eſt?

M. DISSONANT.

Oh, ſûrement.

Mad. DOUAIREVILLE.

Monſieur l'Abbé?

M. DISSONANT.

Oui, oui?

Mad. DOUAIREVILLE, *à l'Abbé.*

Monſieur l'Abbé?

L'ABBE'.

Je ne veux rien acheter, je n'ai pas le tems.

Mad. DOUAIREVILLE.

Mais, Monſieur, je ne ſuis pas une Marchande, je ſuis une femme de qualité qui eſt la plus malheureuſe du monde.

L'ABBE'.

Vous n'êtes pas ſi malheureuſe que moi. Qu'eſt-ce que vous demandez?

Mad. DOUAIREVILLE.

Mon Procureur.

L'ABBE'.

Procureur! il y a cent rimes à ce mot là.

Mad. DOUAIREVILLE.

Je ne vous parle ni de rime, ni de raiſon; car je crois que j'aurois tort, mais à qui donc s'adreſſer ici? ah! voilà un Monſieur qui ſe promene, il ne me dira pas qu'il eſt occupé, celui-là du moins. *Elle*

va à Monſieur Desjarrêts. Monſieur, pourrez-vous m'enſeigner ce que je demande? je vous en aurai la plus grande obligation.

M. DESJARRETS.

Oui, oui, tenez, paſſez par-là.

Mad. DOUAIREVILLE.

Par où, Monſieur?

M. DESJARRETS.

A droite.

Mad. DOUAIREVILLE.

A droite?

M. DESJARRETS.

Oui, revenez à préſent.

Mad. DOUAIREVILLE.

Ici?

M. DESJARRETS.

Oui, chaſſez.

Mad. DOUAIREVILLE.

Qui voulez-vous que je chaſſe?

M. DESJARRETS.

Vous ne m'entendez pas, tenez, approchez-vous de moi.

Mad. DOUAIREVILLE.

Comme cela?

M. DESJARRETS.

Oui, en avant à préſent.

Mad. DOUAIREVILLE.

Mais pourquoi faire?

M. DESJARRETS.

Vous allez voir, donnez-moi la main. Allons, Cabry, joue.

CABRY, *accommodant ſon violon.*

Monſieur, tout à l'heure.

M. DISSONANT.

Pour moi, je m'en vais.

L'ABBE'.

Et moi auſſi. *Cabry joue.*

M. DESJARRETS.

Allons, Madame, laiſſez-vous conduire.

Mad. DOUAIREVILLE.

Je ne demande pas mieux.

M. DESJARRETS.

Plus vite donc.

Mad. DOUAIREVILLE.

Vous me faites danſer?

M. DESJARRETS.

Sans doute. *Il la mene fort vite.*

Mad. DOUAIREVILLE.

Je n'en puis plus, ah! ah!

M. DESJARRETS.

Pourquoi donc voulez-vous danſer, ſi vous n'avez pas la force?

Mad. DOUAIREVILLE.

Et je n'en ai pas d'envie, Monſieur.

M. DESJARRETS.

Ma foi, je l'ai cru. Allons nous-en.

Mad. DOUAIREVILLE.

La tête a tourné ici à tout le monde. J'ai envie d'aller attendre mon Procureur chez lui, il faudra bien qu'il revienne du moins pour ſe coucher.

Fin du quatorziéme Proverbe.

L'IMPORTANT.

QUINZIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Le MARÉCHAL DE FRANCE.

Le CHEVALIER de COURE-PLAINE, *Aide-Maréchal de Logis de l'armée.*

SAINT-GRATIEN, *Aide-Major.*

DAUVERSAC, *Capitaine d'infanterie.*

GERVAULT, *Capitaine de Cavalerie.*

DÉRINCOURT, *Capitaine de Dragons.*

Un GARÇON *de Théâtre.*

La Scene eſt dans le Foyer de la Comédie Françoiſe.

L'IMPORTANT.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

SAINT-GRATIEN, D'AUVERSAC.

SAINT-GRATIEN.

HÉ-BIEN, d'Auverſac, que ferons-nous?

D'AUVRESAC.

Ma foi, je n'en ſçai rien. Quelle diable de fantaiſie, de venir ici un jour de piéce nouvelle! je ſçavois bien que nous n'y trouverions pas de place.

SAINT-GRATIEN.

C'eſt qu'on m'a dit que ce ſeroit la plus belle choſe du monde, que depuis longtems on n'a rien vû de pareil.

D'AUVERSAC.

Mais ſi elle eſt bonne, nous la verrons toujours bien. Au lieu de reſter à la Comédie Italienne.....

SAINT-GRATIEN.

Mais il n'y avoit perſonne. Et puis je n'entends pas l'Italien.

D'AUVERSAC.

Ni moi non plus; mais Arlequin me fait rire.

SAINT-GRATIEN.

Oui, avec les cabinets de Tourlourette, la laitière pour dire une lettre, mariner pour marier, Monſieur Bataillon, Pataflon; c'eſt toujours la même choſe.

D'AUVERSAC.

Cela ne fait rien, j'aime mieux cela qu'une Tragédie, ou de la muſique, où je ne connois rien.

SAINT-GRATIEN.

Chacun a ſon goût.

D'AUVERSAC.

Tu aurois beſoin de rire un peu au moins; car tu travailles trop.

SAINT-GRATIEN.

Cela te paroît comme cela; parce que tu ne fais rien, toi.

D'AUVERSAC.

Ne veux-tu pas que j'aille me caſſer la tête ſur des Cartes de Géographie, où à faire des calculs? c'eſt à vous autres Meſſieurs de l'Etat-Major, à vous donner cette peine-là. A propos, eſt-ce une affaire finie? entres-tu dans l'Etat-Major de l'armée?

SAINT-GRATIEN.

Oui, c'eſt décidé. Je voudrois voir ſeulement le Chevalier de Coure-Plaine, pour ſçavoir de lui, quand je pourrai voir Monſieur le Maréchal.

D'AUVERSAC.

Que ne vas-tu chez lui?

SAINT-GRATIEN.

On ne le trouve jamais, le Chevalier, & c'eſt pour cela principalement que je ſuis venu ici, pour voir ſi je ne le rencontrerois pas.

D'AUVERSAC.

Ah, je ne m'étonne plus, ſi tu n'as pas voulu aller à la Comédie Italienne?

SCENE II.

Le CHEVALIER, D'AUVERSAC, SAINT-GRATIEN.

Le CHEVALIER *entre d'un air effaré.*

IL n'y a perſonne ici. *Il veut ſortir.*

SAINT-GRATIEN.

Monſieur le Chevalier, Monſieur le Chevalier ?

Le CHEVALIER.

Qu'eſt-ce qui m'appelle là ? Ah, c'eſt vous, Monſieur de Saint-Gratien ! N'avez-vous pas vû le petit Duc, votre Colonel ?

SAINT-GRATIEN.

Non, perſonne n'eſt venu ici depuis que nous y ſommes.

Le CHEVALIER.

C'eſt inconcevable ! il me donne rendez-vous ici, pour que nous parlions de ſes affaires, & je ne le trouve pas.

SAINT-GRATIEN.

Il va peut-être y venir.

Le CHEVALIER.

Ma foi, je ne peux pas deviner ce qu'il veut ; il a à me parler pour faire changer de quartier à ſon Régiment, il faut que je ſça-

che du moins où il veut aller, pendant que nous faiſons le nouvel arrangement.

SAINT-GRATIEN.

Je n'en ſçai rien, il ne m'en a pas parlé: mais Monſieur le Chevalier, j'ai été chez vous ce matin, pour avoir l'honneur de vous voir, vous veniez de ſortir.

Le CHEVALIER.

Oui, le Maréchal m'a envoyé chercher & nous n'avons rien fait, notre travail eſt remis à ce ſoir à neuf heures.

SAINT-GRATIEN.

On ne pourra donc pas le voir d'aujourd'hui?

Le CHEVALIER.

Non; nous ſerons renfermés toute la ſoirée.

SAINT-GRATIEN.

J'aurois pourtant beſoin de lui parler, & cela me dérange beaucoup.

Le CHEVALIER.

Je conçois cela. Avez-vous une place ici?

SAINT-GRATIEN.

Non, vraiment; & vous?

Le CHEVALIER.

Oh, moi, j'ai la loge de la Maréchale, & puis celles de toutes les femmes de ma

connoiſſance ; mais on ne peut pas ſe partager.

SAINT-GRATIEN.

Vous êtes bien heureux ! Sçavez-vous quand Monſieur le Maréchal partira ?

Le CHEVALIER.

Oui ; mais je ne peux pas le dire.

SAINT-GRATIEN.

Et notre département ?

Le CHEVALIER.

Il eſt fait.

SAINT-GRATIEN.

De quel côté à peu-près ?

Le CHEVALIER.

C'eſt un ſecret ; mais vous allez avoir vos ordres tout-à-l'heure.

SAINT-GRATIEN.

J'aurois bien voulu reſter ici encore quelques jours.

Le CHEVALIER.

Cela ſera difficile ; ſi vous voulez, j'en parlerai au Maréchal, & j'obtiendrai ſûrement qu'on retarde votre départ.

SAINT-GRATIEN.

Tout de bon ! vous me feriez plaiſir.

Le CHEVALIER.

Je vous dis que j'en fais mon affaire.

SAINT-GRATIEN.

Je vous en ſerai très-obligé, je n'ai

beſoin que de huit jours, pour avoir ſeulement le tems d'acheter des chevaux.

Le CHEVALIER.

Je ne conçois pas cela. *Il tire ſa montre.* Il eſt près de cinq heures & demie, la Maréchale doit être arrivée; elle va bien me gronder, je m'enfuis.

SAINT-GRATIEN.

Monſieur le Chevalier, quand pourrai-je avoir l'honneur de vous voir?

Le CHEVALIER *en s'en allant.*

Mais quand vous voudrez; demain, après demain, ou à Verſailles, où nous ſerons toute la ſemaine prochaine.

SCENE III.

SAINT-GRATIEN, D'AUVERSAC.

D'AUVERSAC.

N'Est-ce pas là cet Important qui égara notre Colonne la campagne derniere, qui nous fit faire ſix lieues, au lieu de deux, ſans pouvoir trouver notre camp, & puis qui nous laiſſa-là?

SAINT-GRATIEN.

C'eſt lui-même.

D'AUVERSAC.

Que le diable l'emporte! C'eſt auſſi lui qui vouloit battre les Payſans Hanovriens; parce qu'ils n'entendoient pas le François, & qui ne ſçavoit pas leur répondre quand ils lui parloient Latin.

SAINT-GRATIEN.

C'eſt vrai.

D'AUVERSAC.

Hé-bien, ce ſont pourtant ces gens-là qui ont toutes les graces. Cela me met toujours en colère, de voir que ſans aucun talent que de la fatuité, on parvienne ainſi, pendant que nous....

SAINT-GRATIEN.

Paix donc, ſi on t'entendoit.

D'AUVERSAC.

Cela eſt-il faux? je ſçai bien que tu ne ſeras pas comme cela, toi.

SAINT-GRATIEN.

Je crois que voilà Monſieur le Maréchal; oui, c'eſt lui-même.

SCENE IV.

Le MARÉCHAL, SAINT-GRATIEN, D'AUVERSAC, Un GARÇON.

Le MARÉCHAL, *au Garçon de Théâtre.*

VA t'on bientôt commencer?

Le GARÇON.

Oui, Monſeigneur.

Le MARÉCHAL.

Hé! vous voilà, mon cher Saint-Gratien! je ſuis bien aiſe de vous voir. Vous viendrez ce ſoir chez moi, n'eſt-ce pas?

SRINT-GRATIEN.

Monſieur le Maréchal, je le déſirois fort, mais....

Le MARÉCHAL.

Hé-bien, qui vous en empêchera?

SAINT-GRATIEN.

C'eſt qu'on ma dit que vous ſeriez renfermé toute la ſoirée, avec Monſieur le Chevalier de Coure Plaine.

Le MARÉCHAL.

Avec le Chevalier de Coure-Plaine! & qui vous a dit cela?

SAINT-GRATIEN.

C'eſt lui-même, Monſieur le Maréchal; je viens de le voir dans l'inſtant.

Le MARÉCHAL.

Ah, celui-là n'eſt pas mauvais; moi renfermé avec lui? & pourquoi faire?

SAINT-GRATIEN.

Pour travailler, à ce qu'il dit.

Le MARÉCHAL.

Mais la tête lui a donc tourné?

SAINT-GRATIEN.

Il s'eſt même chargé de parler à Monſieur le Maréchal, pour me donner quelques jours à reſter ici.

Le MARÉCHAL.

Quelques jours! vous ne vous en-irez qu'avec moi.

SAINT-GRATIEN.

Sûrement, je ſuis à vos ordres; mais c'eſt qu'il prétend que Monſieur le Maréchal partira dans peu peut-être.

Le MARÉCHAL.

Moi! dans deux mois au plûtôt. Ah, je ſuis bien aiſe de ſçavoir tout cela; c'eſt encore un joli travailleur!

SAINT-GRATIEN.

Monſieur le Maréchal, ne lui dites pas que c'eſt moi qui ai dit cela.

Le MARÉCHAL.

Pourquoi? laiſſez, laiſſez-moi faire. Le voilà juſtement.

SCENE V.

Le MARÉCHAL, SAINT-GRATIEN, D'AUVERSAC, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

MONSIEUR le Maréchal, je venois ſçavoir ſi vous arriviez, pour.....

Le MARÉCHAL.

Où avez-vous donc pris, Monſieur le Chevalier, que nous devions être renfermés enſemble toute la ſoirée?

Le CHEVALIER.

Mais, Monſieur le Maréchal, c'eſt que j'ai cru....

Le MARÉCHAL.

Et pour travailler avec vous, encore?

Le CHEVALIER.

C'eſt que j'ai penſé que vous aimeriez mieux voir Monſieur de Saint-Gratien, le matin.

Le MARÉCHAL.

Vous avez fort mal penſé, je veux le voir toujours, à toute heure. Et vous vous mêlez

de vouloir protéger ? cela vous va bien, vis-à-vis de lui ſur-tout.

Le CHEVALIER.

Moi ?

Le MARE'CHAL.

Oui, vous. Vous me faites partir bientôt, à vous entendre ; je ſuis à vos ordres apparemment ?

Le CHEVALIER.

En vérité, je n'ai jamais penſé....

Le MARE'CHAL.

Allons, allons. Madame la Maréchale eſt-elle arrivée ?

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur le Maréchal, je venois audevant de vous pour vous le dire.

Le MARE'CHAL.

Venez, Saint-Gratien, je veux vous préſenter à Madame la Maréchale, il faut pour faire connoiſſance avec elle, que vous veniez ſouper avec nous. Y a-t'il une place dans ſa loge, pour St. Gratien ?

Le CHEVALIER.

Non, Monſieur le Maréchal.

Le MARE'CHAL.

Et où étiez-vous, vous ?

Le CHEVALIER.

Dans ſa loge.

Le MARE'CHAL.

Hé-bien, vous trouverez une autre place; un agréable comme vous, ne ſçauroit jamais manquer.

SAINT-GRATIEN.

Mais, Monſieur le Maréchal, je ne veux pas prendre la place de Monſieur le Chevalier.

Le MARE'CHAL.

Pourquoi donc cela ? allons, je vous dis que je le veux. Venez.

SAINT-GRATIEN.

Bon ſoir d'Auverſac, à demain.

D'AUVERSAC.

Je ſuis charmé de ce qui vient d'arriver. Adieu.

SCENE VI.

Le CHEVALIER, GERVAULT.

Le CHEVALIER.

ME voilà bien avancé ! que devenir à préſent ?

GERVAULT.

Hé-bien, Chevalier, que fais-tu donc ici ? la piéce va commencer.

Le CHEVALIER.

Je le ſçai bien.

GERVAULT.

Tu es bien heureux toi, je ne ſçai pas comme tu fais, tu es toujours le mieux placé du monde: je ſuis venu trop tard & je ne peux pas trouver un coin, tout eſt plein.

Le CHEVALIER.

Je voudrois pouvoir te donner ma place, car j'ai envie de m'en aller.

GERVAULT.

Bon, quelle folie!

Le CHEVALIER.

Je ne te ments pas; j'ai promis à la Ducheſſe qui eſt malade, d'aller lui tenir compagnie pendant la Comédie; parce qu'elle n'aura perſonne.

GERVAULT.

Tu iras après la grande piece, & tu lui en diras des nouvelles; cela te ſervira d'excuſe.

Le CHEVALIER.

Non, je t'en prie, jette moi à ſa porte, tu me feras plaiſir; car je ne pourrai jamais trouver mes gens.

GERVAULT.

Quoi, tu laiſſerois comme cela la Maréchale, fi donc! je ne le ſouffrirai jamais, je ſuis trop de tes amis pour cela, & je ne te

quitterai point que je ne t'aye vû entrer dans ſa loge.

Le CHEVALIER.

Je te dis que je ne le peux pas; en honneur, j'ai affaire.

SCENE VII.

Le CHEVALIER, DE'RINCOURT. GERVAULT.

DERINCOURT.

HE-BIEN, mon pauvre Chevalier, te voilà donc débuſqué; la loge de la Maréchale eſt remplie & tu n'y es pas! tu dois être bien humilié, de te voir comme cela préférer un nouveau venu.

GERVAULT.

Quoi, tu me trompois?

Le CHEVALIER.

Non, je t'aſſure que je n'ai pas voulu y reſter & que j'ai même cédé ma place.

DE'RINCOURT.

Oui, cédé ſa place. Il y a bien été forcé par le Maréchal; je ſçai ton hiſtoire, je viens de rencontrer d'Auverſac, qui m'a tout conté.

GERVAULT.

Tu me la diras.

DE'RINCOURT.

Je t'en réponds bien.

GERVAULT.

Ah bien, je vais te mener chez la Ducheſſe, où tu veux aller, Dérincourt y viendra auſſi.

DE'RINCOURT.

Je ne demande pas mieux.

GERVAULT.

Et tu lui diras ce qui vient de lui arriver.

DERINCOURT.

Cela ſera délicieux. Oh, parbleu, tu viendras, allons, allons. *Ils s'en vont & emmenent le Chevalier.*

Fin du quinziéme Proverbe.

L'ENRAGÉ;

SEIZIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Le COMTE D'ERMONT,
Lieutenant-Général.

Le CHEVALIER DE GIRSAC,
Lieutenant d'Infanterie.

Mad. THOMAS, *Maîtresse d'Auberge.*

M. HACHIS, *Cuisinier.*

La Scene est dans une Auberge.

L'ENRAGÉ.

PROVERBE.

La Scene repréſente une chambre d'Auberge de Campagne.

SCENE PREMIERE.

Le COMTE, Mad. THOMAS.

Mad. THOMAS *entrant la premiere, & fermant la fenêtre.*

MONSIEUR le Comte, voilà votre chambre.

Le COMTE.

Elle n'eſt pas trop bonne ; mais une nuit eſt bientôt paſſée.

Mad. THOMAS.

Monſieur, c'eſt la meilleure de la maiſon, & perſonne n'a encore couché dans ce

lit-là, depuis que les matelas ont été rebattus.

Le COMTE.

Voulez-vous bien mettre cela quelque part? *Il lui donne ſon chapeau, ſon épée & ſa canne & il s'aſſied.* Ah-ça, Madame Thomas, qu'eſt-ce que vous me donnerez à ſouper?

Mad. THOMAS.

Tout ce que vous voudrez, Monſieur le Comte.

Le COMTE.

Mais encore?

Mad. THOMAS.

Vous n'avez qu'à dire.

Le COMTE.

Qu'eſt-ce que vous avez?

Mad. THOMAS.

Je ne ſais pas bien; mais ſi vous voulez, je m'en vais faire monter Monſieur l'Ecuyer.

Le COMTE.

Ah, oui, je ſerai fort aiſe de cauſer avec Monſieur l'Ecuyer.

Mad. THOMAS *criant.*

Marianne, dites à Monſieur l'Ecuyer de monter.

Le COMTE.

Avez-vous bien du monde dans ce tems-ci, Madame Thomas?

Mad. THOMAS.

Monſieur, pas beaucoup, du depuis qu'on a fait paſſer la grande route par... choſe...

Le COMTE.

Je paſſerai toujours par ici, moi ; je ſuis bien aiſe de vous voir, Madame Thomas.

Mad. THOMAS.

Ah, Monſieur, je ſuis bien votre ſervante, & vous avez bien de la bonté.

Le COMTE.

Il y a long-temps que nous nous connoiſſons.

Mad. THOMAS.

Monſieur, m'a vue bien petite.

Le COMTE.

Et vous m'avez toujours vu grand, vous : c'eſt bien différent.

SCENE II.

Le COMTE, Mad. THOMAS, M. HACHIS.

Mad. THOMAS.

TENEZ, Monſieur l'Ecuyer, parlez à Monſieur le Comte.

Le COMTE.

Ah, Monſieur l'Ecuyer, qu'eſt-ce que vous me donnerez à manger ?

M. HACHIS.

Monſieur, dans ce tems-ci, nous n'avons pas de grandes proviſions.

Le COMTE.

Mais, qu'eſt-ce que vous avez ?

M. HACHIS.

Qu'eſt-ce que Monſieur le Comte aime ?

Le COMTE.

Je ne ſuis pas difficile ; mais je veux bien ſouper. Voyons.

M. HACHIS.

Si Monſieur le Comte avoit aimé le veau.

Le COMTE.

Oui, pourquoi pas ?

M. HACHIS.

Ce matin, nous avions une noix de veau excellente:

Le COMTE.

Hé-bien, donnez-moi la.

M. HACHIS.

Oui, mais il y a deux Meſſieurs qui l'ont mangée. Cela ne fait rien, on donnera autre choſe à Monſieur le Comte.

Le COMTE.

Mais quoi ?

M. HACHIS.

Madame Thomas, ſi nous avions cette Outarde de l'autre jour.

Le COMTE.

Eſt-ce qu'il y en a dans ce pays-ci?

Mad. THOMAS.

Oui, Monſieur, quelquefois.

Le COMTE.

Et vous ne pourriez pas en avoir une?

M. HACHIS.

Oh, mon Dieu, non.

Le COMTE.

Pourquoi dit-il que vous en aviez une l'autre jour?

Mad. THOMAS.

Ce n'eſt pas nous, ce ſont des Voyageurs qui paſſent par ici & qui nous en font voir, quand ils en ont; & quand il dit l'autre jour, il y a plus de ſix mois.

M. HACHIS.

Six mois! il n'y en a pas trois.

Mad. THOMAS.

Je dis qu'il y en a ſix, puiſque c'étoit le jour du mariage de Monſieur le Bailli.

M. HACHIS.

Vous croyez?

Mad. THOMAS.

J'en ſuis sûre.

Le COMTE.

Oui, mais avec tout cela, je meurs de faim, & je ne ſçai pas encore ce que j'aurai à ſouper.

Mad. THOMAS.

Il n'y a qu'à commencer par faire une fricaſſée de poulets.

M. HACHIS.

Oui, cela ſe peut faire, & cela n'eſt pas long.

Le COMTE.

Hé-bien, allez donc toujours. Nous verrons après.

M. HACHIS.

Allons, allons. *Il s'en va & il revient.* Je ſonge une choſe, nous n'en avons pas de poulets, nous n'avons que ceux qui ſont éclos ce matin, & ils ſont trop petits.

Mad. THOMAS.

Hé-bien, nous donnerons autre choſe à Monſieur.

Le COMTE.

Mais dépêchez-vous.

Mad. THOMAS.

Il n'y a qu'à faire une compote de pigeons.

M. HACHIS.

Vous ſavez bien que depuis qu'on a jetté un ſort ſur le colombier, il n'y en revient plus.

Mad. THOMAS.

C'eſt vrai, je n'y penſois pas.

Le COMTE.

Mais donnez-moi de la viande de boucherie, & finiſſons.

Mad. THOMAS.

Monſieur l'Ecuyer n'eſt pas long, il eſt accoutumé à ſervir promptement.

Le COMTE.

Donnez-moi des cotelettes.

M. HACHIS.

On a mangé les dernieres à dîné.

Le COMTE.

N'y a t-il pas ici un boucher?

Mad. THOMAS.

Oui, Monſieur, mais c'eſt aujourd'hui Jeudi, il ne tuera que demain.

Le COMTE.

Quoi, je ne pourrai donc rien avoir?

M. HACHIS.

Pardonnez-moi; mais c'eſt qu'il faut ſavoir le goût de Monſieur.

Le COMTE.

Mais j'aime tout, & vous n'avez rien.

M. HACHIS.

Si Monſieur vouloit un gigot, par exemple?

Le COMTE.

Oui, & vous n'en aurez pas?

M. HACHIS.

Je vous demande pardon, nous en avons un.

Le COMTE.

Ah, voilà donc quelque chose ! & il sera bien dur ?

M. HACHIS.

Non, Monsieur, il sera fort tendre, j'en réponds.

Le COMTE.

Hé-bien, mettez-le à la broche tout de suite.

M. HACHIS.

Allons, allons, il sera bientôt cuit.

Le COMTE.

Vous n'avez pas autre chose ?

M. HACHIS.

Non, Monsieur, pour le présent ; mais si vous repassiez dans huit jours.....

Le COMTE.

Hé, va te promener. Allons, ne perdez pas de tems.

M. HACHIS.

J'y vais, j'y vais.

Mad. THOMAS.

Et moi, je m'en vais mettre le couvert en attendant.

Le COMTE.

Allons, dépêchez-vous tous les deux.

Mad. THOMAS.

Vous n'attendrez pas. *Elle ſort.*

SCENE III.

Le COMTE *ſeul, prenant du tabac.*

QUELLE diable d'Auberge! *Il ſe promene.* On ne m'y rattrapera plus. *Il regarde à la fenêtre & il lit l'enſeigne.* Ici l'on fait Nôces & Feſtins, à pied & à cheval. Ce ſont de jolis Feſtins, je crois.

SCENE IV.

Le COMTE, Mad. THOMAS.

Mad. THOMAS *mettant le couvert.*

LE couvert ſera bientôt mis; c'eſt toujours une avance.

Le COMTE.

Et le gigot eſt-il à la broche?

Mad. THOMAS.

Oui, Monſieur, il y a long-tems.

Le COMTE.

Pourvû qu'il ne ſoit pas gâté encore.

Mad. THOMAS.

Oh, non, Monſieur, le mouton eſt tué d'hier.

Le COMTE.

D'hier ? il ſera dur comme un chien.

Mad. THOMAS.

Non, non. *Elle s'en va & revient.* Quel vin veut Monſieur le Comte ?

Le COMTE.

Hé, celui que vous aurez.

Mad. THOMAS.

Nous avons du vin blanc & du vin rouge.

Le COMTE.

Donnez-moi du blanc.

Mad. THOMAS.

C'eſt bien choiſir ; car c'eſt le meilleur.

Le COMTE.

Oui, je crois que ce ſera de joli vin.

Mad. THOMAS.

Il eſt excellent ; car quand Monſeigneur l'Intendant paſſe par ici, on en met toujours ſix bouteilles dans ſon carroſſe.

Le COMTE.

Pour ſes gens apparemment.

Mad. THOMAS.

Non ; car c'eſt lui qui paye tout.

Le COMTE.

Je le crois bien.

Mad. THOMAS.

Vous verrez, vous verrez. *Elle crie.* Marianne? oh. *Elle ſort & prend deux bouteilles qu'elle met ſur la table.* Tenez, en voilà des deux façons, vous choiſirez. *Elle s'en va & elle revient.* Monſieur, je voulois vous dire une choſe.

Le COMTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt? pourvû qu'il ne ſoit rien arrivé au gigot.

Mad. THOMAS.

Oh, non, Monſieur, tout au contraire.

Le COMTE.

Hé-bien, dites donc?

Mad. THOMAS.

Monſieur, c'eſt que nous avons là-bas un jeune Officier, &...

Le COMTE.

Quoi?

Mad. THOMAS.

Si Monſieur le Comte vouloit, il auroit l'honneur de ſouper avec lui.

Le COMTE.

Et le gigot, eſt-il fort?

Mad. THOMAS.

Oh, oui, Monſieur.

Le COMTE.

Sans cela, il ne ſouperoit pas, n'eſt-ce pas?

Mad. THOMAS.

Mais nous ſerions bien embarraſſés.

Le COMTE.

Faites-le monter?

Mad. THOMAS.

Je m'en vais le lui dire.

Le COMTE.

Écoutez, apportez un couvert.

Mad. THOMAS.

Oui, oui, Monſieur.

Le COMTE.

Attendez donc; le connoiſſez-vous cet Officier?

Mad. THOMAS.

Oui, Monſieur, il paſſe toujours par ici.

Le COMTE.

Vous ne ſavez pas ſon nom?

Mad. THOMAS.

Son nom? ah, c'eſt Monſieur le Chevalier de Girſac.

Le COMTE.

Girſac?

Mad. THOMAS.

Oui, j'en ſuis bien sûre; car il a paſſé par-ici quand il étoit Page, & il a écrit ſon nom ſur la cheminée de ſa chambre.

Le COMTE.

Allons, faites-le venir.

Mad. THOMAS.

J'y vais, j'y vais. Monſieur le Chevalier, Monſieur le Chevalier, par-ici, par-ici. Entrez-là.

SCENE V.

Le COMTE, Le CHEVALIER.

Le COMTE.

MONSIEUR le Chevalier, entrez donc. *Le Chevalier fait de grandes révérences.* Je ſerois charmé de faire connoiſſance avec vous.

Le CHEVALIER.

Mon Général, c'eſt bien de l'honneur pour moi.

Le COMTE.

Aſſeyez-vous donc. *Le Chevalier s'aſſied.* Nous ferons mauvaiſe chere. D'où venez-vous comme cela?

Le CHEVALIER.

Du Régiment, mon Général, de Dunkerque.

Le COMTE.

Qu'eſt-ce qui en eſt Lieutenant-Colonel à préſent, eſt-ce toujours le bonhomme la Garde?

Le CHEVALIER.

Non, mon Général, il a eu une Lieutenance de Roi. C'eſt Monſieur de Gouviere.

Le COMTE.

Ah, qui étoit dans Poitou ?

Le CHEVALIER.

Juſtement.

Le COMTE.

Et le Major ?

Le CHEVALIER.

C'eſt encore Monſieur de la Verdac.

Le COMTE.

Un gros garçon, que j'ai vu il y a bien long-temps, Commandant de Bataillon ?

Le CHEVALIER.

Oui, mon Genéral.

Le COMTE.

Et qu'eſt devenu le petit Guiraudan, c'étoit un joli Officier.

Le CHEVALIER.

Il s'eſt marié d'abord qu'il a eu la Croix, & il a quitté.

Le COMTE.

Et comment appellez-vous... un grand, qui étoit ſi fou ? attendez...

Le CHEVALIER.

Du Merlier ?

Le COMTE.

Oui; c'eſt cela, je l'aimois beaucoup.

Le CHEVALIER.

Il a été tué à Haſtembeck.

Le COMTE.

Ah, le pauvre Diable! je ne ſais pas ſi on nous fera bientôt ſouper.

Le CHEVALIER.

Mon Général, ſi vous voulez, j'irai voir.

Le COMTE.

Oui, oui, vous êtes ici le Junior; mais voilà Madame Thomas, reſtez, reſtez.

SCENE VI.

Le COMTE, Mad. THOMAS, Le CHEVALIER.

Le COMTE.

HÉ-BIEN, Madame Thomas, où en ſommes-nous?

Mad. THOMAS.

Je viens voir ſi ces Meſſieurs veulent être ſervis?

Le COMTE.

Hé, mais sûrement, tout de suite.

Mad. THOMAS.

Allons, allons. *Elle va chercher le souper.*

Le COMTE.

Mettons-nous toujours à table. *Ils s'arrangent tous les deux, & déploient leurs serviettes.*

Mad. THOMAS *apportant le gigot* *.

Tenez, Messieurs, voilà un gigot qui a la meilleure mine du monde.

Le COMTE.

Oui, mais il est bien petit, Madame Thomas.

Mad. THOMAS.

Pas trop, Monsieur, vous en serez bien content.

Le CHEVALIER.

Si vous voulez, mon Général, je m'en vais le couper.

Le COMTE.

Non, non, laissez-moi faire. *Il coupe le gigot.* Avez-vous faim?

---

* On fait un gigot avec un morceau de pain, dans lequel on enfonce une fourchette pour faire le manche, que l'on entoure de papier.

Le

Le CHEVALIER.

Oui, vraîment, car je n'ai pas diné.

Le COMTE.

Tant pis.

Mad. THOMAS.

Ah-ça, Meſſieurs, vous n'avez plus beſoin de rien?

Le COMTE.

Vous n'avez pas autre choſe?

Mad. THOMAS

Non, Monſieur, dont je ſuis bien fâché. Quand vous appellerez, je viendrai tout de ſuite.

SCENE VII.

Le COMTE, Le CHEVALIER.

Le COMTE.

TENEZ, Monſieur le Chevalier, voilà une bonne tranche. Un peu de jus. Je vous en redonnerai d'autre, quand vous aurez mangé cela.

Le CHEVALIER, *dévorant.*

J'aurai bientôt fait.

Le COMTE, *mangeant.*

Vous vous étouffez.

Le CHEVALIER.

Oh, que non.

Le COMTE.

Allons, buvez un coup. *Ils boivent.*

Le CHEVALIER.

Mon Général, voulez-vous bien me donner une autre tranche.

Le COMTE.

Vous mangez trop vîte.

Le CHEVALIER.

Quand j'ai grande faim, je ne perds pas de tems, comme vous voyez.

Le COMTE.

Oui, oui. *Ils mangent vîte tous les deux.*

Le CHEVALIER.

Mon Général, je ſuis fâché de la peine; mais ſi vous vouliez me laiſſer prendre.

Le COMTE, *coupant.*

Hé, non, non, un moment s'il vous plaît. Tenez, voilà un bon morceau.

Le CHEVALIER.

Oh, il ſera bientôt expédié. *Il mange d'une vîteſſe incroyable.*

Le COMTE, *à part en mangeant.*

Il faut prendre un parti ici.

Le CHEVALIER.

Mon Général, voulez-vous bien?....

Le COMTE.

Buvez en attendant. *Le Chevalier boit.* Tenez, cela ſera peut-être un peu dur. *Il lui donne un morceau en faiſant une grimace.* Hé-bien, comment le trouvez-vous? *Il fait encore une grimace, & le Chevalier le regarde avec étonnement.*

Le CHEVALIER.

Fort bon. *Il le regarde, & le Comte redouble ſes grimaces.*

Le COMTE.

Il y a à tirer. *Il fait une grimace.*

Le CHEVALIER.

Un peu; mais cela ne fait rien. *Le Comte fait encore une grimace qui etonne de plus en plus le Chevalier.*

Le COMTE.

Qu'eſt-ce que vous avez donc? *Il fait une grimace.*

Le CHEVALIER.

C'eſt que..... vous....

Le COMTE, *faiſant la grimace.*

Quoi?

Le CHEVALIER.

Je ne ſçai pas ce que cela veut dire.

Le COMTE, *faiſant la grimace.*

Ce mouvement là que je fais?

Le CHEVALIER.

Oui, mon Général.

Le COMTE, *faiſant la grimace.*

Je vous le dirai ſi vous voulez, ce n'eſt rien.

Le CHEVALIER.

Vous ne faiſiez pas de même avant le ſouper.

Le COMTE, *faiſant la grimace.*

Non, cela vient de me prendre tout à l'heure. Depuis quinze jours je ſuis comme cela ſouvent. Tenez, mangez ce petit morceau là. *Il fait la grimace.*

Le CHEVALIER.

Et peut-on ſçavoir d'où cela vient?

Le COMTE, *faiſant la grimace.*

Je vous le dirai ſi vous voulez. Il y a environ un mois que je fus mordu par un petit chien.... *Il fait la grimace.*

Le CHEVALIER, *avec inquiétude.*

Par un chien?

Le COMTE. *Il fait la grimace.*

Oui, un petit chien noir. Mangez donc.

Le CHEVALIER.

Je n'ai plus faim.

Le COMTE, *faiſant la grimace.*

Quand je fais ce mouvement là, je crois toujours le voir ce chien, comme s'il alloit ſe jetter ſur moi.

Il fait la grimace. Mais ce n'eſt rien.

Le CHEVALIER *ſe lève, prend ſon aſſiette en regardant attentivement le Comte.*

Le COMTE, *faiſant la grimace.*

Où allez-vous?

Le CHEVALIER *s'en allant.*

Je m'en vais revenir.

Le COMTE.

Mais reſtez donc.

SCENE VIII.

Le COMTE *mangeant.*

SI je n'avois pas pris ce parti là, je me ſerois couché ſans ſouper. *Il mange le reſte du gigot.* Il ſe diſputent là-bas. Dépêchons-nous. *Il boit.* Ils n'eſt pas mauvais ce petit gigot là. Quel train! Madame Thomas! Madame Thomas!

SCENE IX.

Le COMTE, Mad. THOMAS.

Mad. THOMAS, *ſans paroître.*

MONSIEUR, laiſſez-moi faire, je m'en vais lui parler.

Le COMTE.

Hé-bien, venez donc.

Mad. THOMAS *à la porte tenant la clef.*

Comment, Monſieur.....

Le COMTE.

Qu'eſt-ce que vous avez donc? entrez, entrez.

Mad. THOMAS *à la porte.*

C'eſt Monſieur le Chevalier, qui dit comme cela, que c'eſt fort mal fait à moi de le faire ſouper avec un enragé.

Le COMTE.

Il le croit réellement?

Mad. THOMAS *à la porte.*

Comment s'il le croit, oui, Monſieur, il le croit, & c'eſt fort mal fait à vous de venir comme cela, décrier mon Auberge.

Le COMTE.

Mais je ne ſuis pas enragé.

Mad. THOMAS *à la porte.*

Pourquoi donc eſt-ce qu'il le dit?

Le COMTE.

Approchez, approchez. Eſt-ce que les enragés boivent & mangent?

Mad. THOMAS *approchant.*

Ah; c'eſt vrai, il eſt donc fou.

Le COMTE.

Apparemment.

Mad. THOMAS.

Je ne comprends pas cela.

Le COMTE.

Faites-le venir.

Mad. THOMAS *criant.*

Monſieur le Chevalier, venez, venez.

Le COMTE *criant.*

Allons, Chevalier, arrivez.

SCENE X.

Le COMTE, Le CHEVALIER. Mad. THOMAS.

Mad. THOMAS.

ENTREZ donc, Monſieur le Comte n'eſt pas enragé.

Le CHEVALIER.

Vous n'êtes pas enragé?

Le COMTE.

Je vous dis que non.

Le CHEVALIER *avançant.*

J'ai crû que vous alliez le devenir.

Le COMTE.

C'eſt un conte que je vous ai fait.

Mad. THOMAS.

Quand je vous l'ai dit, vous n'avez pas voulu me croire.

Le COMTE.

Je m'en vais boire à votre ſanté. *Il boit.*

Mad. THOMAS.

Vous ſçavez bien que les enragés ne boivent, ni ne mangent.

Le CHEVALIER.

Mais, mon Général, pourquoi faiſiez-vous donc toutes ces grimaces?

Le COMTE.

Pour vous empêcher de manger autant: mais nous faiſons la même route, & demain je vous promets de vous bien donner à diner.

Le CHEVALIER.

Ma foi, j'en ai été la dupe tout-à-fait.

Le COMTE *ſe levant.*

Voulez-vous que nous allions voir nos chevaux?

Le CHEVALIER.

Je ne demande pas mieux.

Mad. THOMAS.

Pendant ce tems-là, je m'en vais déſervir tout cela, & faire préparer vos lits. *Elle emporte le plat & les aſſiettes.*

Le COMTE.

Vous ferez bien, Madame Thomas. Allons, venez, Chevalier. *Ils ſortent.*

Fin du ſeizième Proverbe.

LE
DIAMANT.

DIX-SEPTIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Mad. DE GERCOURT.

M. DE GERCOURT.

Le COMTE DE TOURMONT.

HENRIETTE, *Femme de Chambre de Madame de Gercourt.*

M. DE MIRVAULT, *frere de M. de Gercourt.*

IKAEL, *Marchand Juif, Allemand.*

DUMONT, *Valet de Chambre de Madame de Gercourt.*

CHAMPAGNE, *Laquais de M. de Gercourt.*

La Scene eſt à Paris, chez Madame de Gercourt.

LE DIAMANT.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

IKAEL, HENRIETTE.

IKAEL.

MATEMOISELLE Henriette, pale vous un peu à moi.

HENRIETTE.

Ah, c'eſt vous, Monſieur Ikaël?

IKAEL.

Oui, Matemoiſelle, j'ai tonne pien à vous le pon chour.

HENRIETTE.

Qu'eſt-ce qui vous fait venir ici, au-

jourd'hui ? avez-vous quelque choſe de nouveau à vendre ?

IKAEL.

Oh, j'ai un marché, c'eſt pour rien; c'eſt plus que un ponheur pour celle qui l'aura.

HENRIETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

IKAEL.

C'eſt un tiamant qui vaut douze mille francs, & que l'on tonne pour..... je vous tis pour rien.

HENRIETTE.

Voyons ?

IKAEL.

Tenez, regartez avec ces yeux dont vous êtes connoiſſante. *Il lui donne une bague ?*

HENRIETTE.

C'eſt une bague ?

IKAEL.

Oui, juſtement, vous connoiſſez fort pon, ſur la moment.

HENRIETTE.

Elle eſt belle ; mais le prix fait tout.

IKAEL.

C'eſt un fort pel eau, avec la feu qu'il jette, c'eſt un grand éclair.

HENRIETTE.

Et combien, voulez-vous le vendre?

IKAEL.

C'eſt un prix te touze mille francs qu'il faut.

HENRIETTE.

Douze mille francs?

IKAEL.

Il coûte cela, & je tonne moi, parce que c'eſt un Tame qui a peſoin t'argent, pour moitié.

HENRIETTE.

Six mille francs.

IKAEL.

Oui, juſtement, ſix mille francs, je porte à vous, pour faire voir à Matame te Gercourt.

HENRIETTE.

Attendez; elle va venir, vous lui parlerez.

IKAEL.

Je veux pien. Je donne auſſi à vous Matemoiſelle, ſi je fends ici.

HENRIETTE.

Tenez, je l'entends. *Elle lui rend la bague.*

SCENE II.

Mad. DE GERCOURT, HENRIETTE, IKAEL.

Mad. DE GERCOURT, *dédaigneuſement.*

QU'EST-CE que c'eſt que cet homme-là, Mademoiſelle ?

HENRIETTE.

C'eſt Monſieur Ikaël, Madame,

Mad. DE GERCOURT.

Ah, oui, c'eſt vrai. Qu'eſt-ce qu'il veut? *Elle s'aſſied.*

IKAEL.

Matame, je marche ici pour fous faire un ſervice fort peau.

HENRIETTE.

Tenez, Madame, c'eſt un diamant admirable, voyez !

Mad. DE GERCOURT.

Un diamant? non, je ne veux pas le voir.

IKAEL.

Mais, Matame, le vue, il coûte rien, regarte un peu ſeulement, comme il prille. *Il donne la bague.*

Mad. DE GERCOURT.

Il n'eſt pas vilain. *Elle le regarde avec attention.* Mademoiſelle, mon diamant du milieu n'eſt-il pas plus beau que cela?

HENRIETTE.

Non, vraîment.

Mad. DE GERCOURT.

Mais vous avez raiſon, il jette beaucoup de feu !

HENRIETTE.

C'eſt ce que j'ai vû de mieux dans ce genre-là, & il n'eſt pas cher.

IKAEL.

Non, il eſt pour un morceau de pain.

Mad. DE GERCOURT.

Mais c'eſt que j'en rafole! réellement cela feroit un effet! .... je ne le garderois pas en bague.

HENRIETTE.

Dites donc à Madame.

IKAEL.

S'il faut parler en conſcience, je dis à l'heure même. Il faut touze mille francs, on n'auroit pas un pareil pour ſte prix, je jure.

Mad. DE GERCOURT.

Douze mille francs ! c'eſt beaucoup d'argent. Je ne veux plus le voir. *Elle le regarde toujours.*

HENRIETTE.

Mais dites donc à Madame le dernier mot, Monſieur Ikaël.

Mad. DE GERCOURT.

Non, je n'en veux plus entendre parler.

IKAEL.

Matame, je tis encore un parole, il faut touze mille francs, comme j'ai tit; mais je tonne à Matame pour ſix mille; parce que c'eſt un perſonne dont l'affaire il eſt embaraſſée; c'eſt un Dame qui a joué & qui a peſoin d'argent.

Mad. DE GERCOURT.

Six mille francs: combien cela fait-il de louis ?

IKAEL.

Juſtement teux cents cinquante, comme cela il eſt vrai.

Mad. DE GERCOURT.

Deux cents cinquante louis? Mademoiſelle, cela n'eſt pas cher, n'eſt-ce pas?

HENRIETTE.

Non, vraîment, & vous trouveriez bien à vous en défaire à ce prix-là.

Mad. DE GERCOURT.

Il me fait un plaiſir!... que je ne peux pas dire.

IKAEL.

Oui, il eſt fort plaiſantement agréable; Matame, il a raiſon.

HENRIETTE.

Eh-bien, Madame, il faut l'acheter.

Mad. DEGERCOURT.

Mais, je n'ai pas d'argent, & je n'ai rien à vendre.

IKAEL.

Si vous n'avez point d'argent, tonnémoi autre choſe, je prends ſur la pon prix.

Mad. DE GERCOURT.

Que je ſuis malheureuſe!

HENRIETTE.

Mais ſi Monſieur vouloit.....

Mad. DE GERCOURT.

Mon mari! oui; c'eſt bien à lui qu'il faut s'adreſſer. Allons, reprends ton diamant, je ne veux plus le voir. *Elle rend la bague.*

IKAEL.

Mais il a grand tort, il trouvera jamais un pareil, Matame.

Mad. DE GERCOURT.

Allons, va-t'en; cela me donne une humeur épouvantable!

HENRIETTE.

Monſieur Ikaël, attendez un moment.

IKAEL.

Je reſte toujours, encore.

HENRIETTE.

Madame, il me vient une idée; Monſieur

le Comte de Tourmont vous prêteroit bien ſix mille francs, peut-être?

Mad. DE GERCOURT *ſouriant.*

Lui?

HENRIETTE.

Pourquoi pas? vous les lui rendrez quand vous voudrez.

Mad. DE GERCOURT.

Il eſt vrai que le Comte.... Henriette, tu as bien de l'eſprit, au moins.

HENRIETTE.

Madame, c'eſt mon zèle pour vous qui me fait imaginer cela; ce marché eſt unique & je ne voudrois pas vous le voir manquer.

Mad. DE GERCOURT.

nonchalamment.

Mais c'eſt que le Comte..... crois-tu qu'il le veuille?

HENRIETTE.

Sûrement, il n'y a pas aſſez long-tems qu'il vous connoît pour qu'il ne ſaiſiſſe pas cette occaſion de vous faire plaiſir. Et puis Madame lui fera vouloir.

Mad. DE GERCOURT.

Je lui ferai vouloir? mais c'eſt que je ne l'aime pas trop.

HENRIETTE.

Qu'eſt-ce que cela fait? vous n'en aimez

pas d'autre mieux que lui, à préſent.

Mad. DE GERCOURT.

Non..... Écoutes. Tu as raiſon; il va ſûrement arriver, & je lui ferai une querelle.....

HENRIETTE.

J'entends, & le racomodement ſe fera par la bague.

Mad. DE GERCOURT.

Non, je ne veux pas qu'il me la donne.

HENRIETTE.

Sans doute; mais il vous prêtera l'argent qu'il faut pour l'acheter.

Mad. DE GERCOURT.

C'eſt cela même.

HENRIETTE.

Ah! j'entends un caroſſe. *Elle va voir à la fenêtre.* C'eſt lui qui arrive. Je vais faire cacher le Juif dans l'anti-chambre & je reviendrai. Vous me direz quand il faudra le faire entrer.

Mad. DE GERCOURT.

Oui, c'eſt fort bien. *Henriette emmene le Juif.*

SCENE III.

Mad. DE GERCOURT, Le COMTE, DUMONT.

DUMONT *annonçant.*

MONSIEUR le Comte de Tourmont.

Mad. DE GERCOURT.

Quoi, c'eſt vous Monſieur le Comte! *Elle ſe léve.*

Le COMTE.

Que faites-vous donc, Madame? mais qu'avez-vous? vous me paroiſſez bien abbattue.

Mad. DE GERCOURT.

Je n'ai rien, Monſieur. Mais comment êtes-vous ici aujourd'hui?

Le COMTE.

Moi, Madame, où puis-je être mieux? ſi vous ſçaviez avec quelle impatience j'attends le moment de vous voir.....

Mad. DE GERCOURT.

Moi? celui-là eſt merveilleux! je vous jure que je ne m'y attendois pas.

Le COMTE.

Que voulez-vous donc dire, Madame? vous me déſeſpérez, réellement.

Mad. DE GERCOURT.

Voilà par exemple ce que je ne crois pas: tenez, ſoyez vrai. Je ne trouve pas que vous ayez tort, vous avez pû croire que je vous aimerois....

Le COMTE.

Comment! me ſerois-je abuſé? vous me faites trembler!

Mad. DE GERCOURT.

Non, Monſieur, je ne vous fais pas trembler. Laiſſez-moi dire. Je crois que j'ai pû vous paroître aimable; mais à la longue, on ne paroît pas toujours la même, il y a tant de femmes qui ont l'art de plaire, qu'il n'eſt pas difficile d'en trouver qui puiſſent vous paroître mieux que moi.

Le COMTE.

Je ne comprends pas.....

Mad. DE GERCOURT.

Cela n'eſt pas difficile cependant; quand j'aime, à peine l'exprimai-je, j'ai une façon d'être toute particuliere; les hommes aiment les femmes vives, je ne le ſuis pas, ce n'eſt pas votre faute. Vous trouvez mieux, cela eſt tout ſimple.

Le COMTE.

Mieux, mieux! mais Madame.....

Mad. DE GERCOURT.

Non, je vous dis vrai, la Préſidente vous convient, & ſi j'étois homme, je ſens que je l'aimerois.

Le COMTE.

La Préſidente! à peine lui ai-je parlé jamais.

Mad. DE GERCOURT.

Quoi! hier, pendant le ſouper.... là, pouvez-vous nier?

Le COMTE.

Je ne nie pas qu'elle m'a demandé quand j'irois à Verſailles, & que je lui ai répondu que je n'en ſçavois rien.

Mad. DE GERCOURT.

Mais en répondant cela, on ne regarde pas une femme juſques dans le fond de l'ame, & on ne l'attend pas pour lui donner la main après le ſouper, quand on n'a pas une autre choſe à lui dire. Je ne ſuis pas jalouſe au moins, n'allez pas le croire, ce n'eſt pas un reproche.

Le COMTE.

Vous ſeriez bien fâchée que je le cruſſe; tant je vous ſuis indifférent.

Mad. DE GERCOURT.

Indifférent, non, j'ai de l'amitié pour vous.

Le

Le COMTE.

Ah, Madame, ceſſez ce ton, vous m'accablez, vous me déſeſpérez; je ne vois que vous au monde, capable de m'attacher, je ne veux vivre que pour vous.

Mad. DE GERCOURT.

On dit toujours cela.

Le COMTE.

On peut le dire; mais on ne le ſent pas, comme je le ſens; & je jure que jamais....

Mad. DE GERCOURT.

Pourquoi cet empreſſement pour la Préſidente? car ſi vous voulez que je vous l'avoue, cela m'a véritablement fâchée; une femme qu'à peine vous connoiſſez.

Le COMTE.

Eh, Madame, pourquoi ne me l'avoir pas dit? je n'ai même rien lû dans vos yeux qui me l'annonçât.

Mad. DE GERCOURT.

Parce que je voulois....

SCENE IV.

Mad. DE GERCOURT, Le COMTE. HENRIETTE, IKAEL, *du côté du Comte.*

HENRIETTE.

MADAME a ſonné, je crois ?

Mad. DE GERCOURT.

Mon, Mademoiſelle. Eh-bien, pourquoi donc laiſſer entrer cet homme-là ?

IKAEL.

Monſieur Comte, ſi vous êtes ami de Matame ; c'eſt un marché d'or.

Le COMTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

Mad. DE GERCOURT.

Allons, je n'en veux point. Mademoiſelle ; je vous en prie faites-le ſortir.

HENRIETTE.

Mais, Madame, que Monſieur le Comte juge.

IKAEL.

Oui, Monſieur Comte, c'eſt un tiamant qui n'a pas ſa pareil dans tout la monde entier.

Le COMTE.

Un diamant ? voyons.

Mad. DE GERCOURT.

Non, ne regardez pas cela, d'ailleurs je n'en ai que faire.

Le COMTE.

Il eſt fort beau ! combien veux-tu le vendre ?

IKAEL.

Je tirai à Monſieur Comte, il me connoſe pien. A Metz, Monſieur Comte, vous ſçavez pien que j'étois connu dans la Régiment ?

Le COMTE.

Allons, finis.

IKAEL.

Monſieur Comte, je dis ſte tiamant, il faut touze mille francs ; comme je ſuis moi, un Juif. Eh-bien, je tonne à Matame, pour ſix mille francs.

Le COMTE.

Six mille francs ?

IKAEL.

Oui, pas plus.

Mad. DE GERCOURT.

Je n'en ai que faire.

Le COMTE *à Henriette.*

Eſt-ce un bon marché, réellement ?

HENRIETTE.

Oui, vraîment, très-bon.

Le COMTE.

Pourquoi donc ne le prenez-vous pas, Madame?

Mad. DE GERCOURT.

Parce que j'en ai aſſez d'autres.

Le COMTE.

Je crois deviner. Le trouvez-vous beau?

Mad. DE GERCOURT.

Mais je ne l'ai pas trop vû, je ne veux pas être tentée.

Le COMTE.

Regardez-le: il me paroît très-brillant, & s'il vous convient, il n'y a pas à héſiter.

Mad. DE GERCOURT.

Il eſt très-agréable..... mais....

Le COMTE.

Vous n'avez pas d'argent peut-être?

Mad. DE GERCOURT.

Non, je n'en veux point, abſolument.

Le COMTE.

Mais ſi c'eſt cela, il ne faut pas laiſſer échapper cette occaſion-ci.

IKAEL.

Oh, c'eſt un pon occaſion.

Le COMTE.

Je me charge de le payer & vous me le rendrez quand vous voudrez.

Mad. DE GERCOURT.

Non, je ne veux pas devoir abſolument.

Le COMTE.

A moi, ſans doute; car qui eſt-ce qui ne doit pas?

Mad. DE GERCOURT.

A vous, ni à perſonne, que pour des choſes indiſpenſables.

Le COMTE.

Prenez-le toujours; ſi vous vous en dégoûtez, vous me le rendrez, ou vous me le payerez; vous ferez ce qu'il vous plaira. Toi, Ikaël, attends moi là-dedans. Je te donnerai ton argent chez moi, où je vais retourner.

IKAEL.

Matame, il garde ton la bague?

Mad. DE GERCOURT.

Oui, oui, puiſque le Comte le veut. En vérité, Monſieur le Comte, je ne ſçai pas encore quand je pourrai vous rendre cet argent-là, il faudra que nous prenions des arrangemens.

Le COMTE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira.

IKAEL.

Monſieur le Comte, Matame, Matemoiſelle, je ſuis bien pour vous ſervir.

Le COMTE.

Attends-moi.

IKAEL.

Ah, Monſieur Comte, je ſuis pas preſſé.

SCENE V.

Mad. DE GERCOURT, Le COMTE, HENRIETTE.

Mad. DE GERCOURT.

IL eſt véritablement très-beau ce diamant-là, & je crois avoir fait un très-bon marché; mais, Comte, je crains que cela ne vous dérange.

Le COMTE.

Moi, Madame, je vous jure que non; n'ayez donc pas cette crainte-là.

Mad. DE GERCOURT.

Mademoiſelle, ne le trouvez-vous pas beau?

HENRIETTE.

Oui, Madame, & je ſuis bien aiſe que vous l'ayez acheté.

Mad. DE GERCOURT.

Ah, mon Dieu! mais je n'y penſois pas; me voilà dans le plus grand embarras; c'eſt comme ſi je ne l'avois pas, ce diamant.

Le COMTE.

Et pourquoi ?

Mad. DE GERCOURT.

Parce que je n'en pourrai pas faire uſage, je ne pourrai pas le porter.

Le COMTE.

Comment ?

Mad. DE GERCOURT.

Mon mari connoît tous mes diamants, & il ſçait bien qu'il ne me donne pas aſſez pour que je puiſſe acheter quelque choſe de ce prix-là.

Le COMTE.

Votre réfléxion eſt embarraſſante.

Mad. DE GERCOURT.

Je ſuis déſeſpérée. Il faut que je m'en détache abſolument & que le Juif le reprenne.

Le COMTE *avec joie.*

Madame, il me vient une idée admirable ! il faut que le Juif le reprenne, oui : écoutez, écoutez ; c'eſt délicieux !

Mad. DE GERCOURT.

Dites donc ?

Le COMTE.

Ikaël le portera à votre mari, il le lui donnera pour cent louis, le bon marché le tentera & il l'achetera pour vous le donner.

Mad. DE GERCOURT.

Oui, votre idée eſt plaiſante, & je gagnerai même à cela cent louis, que je vous devrai de moins.

Le COMTE.

Mademoiſelle Henriette, faites entrer le Juif.

Mad. DE GERCOURT.

En vérité, Comte, vous êtes raviſſant! je n'aurois jamais eu l'eſprit d'inventer cela.

Le COMTE.

Croyez-vous encore à la Préſidente?

Mad. DE GERCOURT.

Allons, allons, ne parlons plus d'elle.

HENRIETTE.

Je vais donc faire entrer le Juif?

Mad. DE GERCOURT.

Oui, oui.

HENRIETTE.

Monſieur Ikaël?

SCENE VI.

Mad. DE GERCOURT, Le COMTE, HENRIETTE, IKAEL.

Le COMTE.

IKAEL, écoute bien ce que je te vas dire.

IKAEL.

Oui, Monſieur Comte.

Le COMTE.

Voilà la bague, qu'il faut que tu reprennes....

IKAEL.

Quoi, Matame, il ne veut plus; c'eſt un grand tort, il eſt un fort pon marché, pour véritablement.

Le COMTE.

Ce n'eſt pas cela. Il faut que tu la donnes à Monſieur de Gercourt, le mari de Madame, pour cent louis.

IKAEL.

Ah, Monſieur Comte, je peux pas moins de ſix mille francs, en conſcience; c'eſt comme je tis.

Le COMTE.

On te la payera toujours ſix mille francs;

mais tu la donneras à Monſieur de Gercourt, pour cent louis....

IKAEL.

Mais, Monſieur, Comte, il fait un plaiſanterie; cent louis, il fait pas ſix mille francs.

Le COMTE.

Non, mais cela fait deux mille quàtre cent livres.

IKAEL.

Hé-pien, Monſieur Comte, ſous ſoyez pien que je ne peux pas pour teux mille quatre cents livres.

Le COMTE.

Non; mais je te donnerai trois mille ſix cents livres, moi, pour le reſte du payement.

IKAEL.

Ah, je comprends fort pien, vous achetez à vous deux, vous, Monſieur Comte, & Monſieur Gercourt encore.

Le COMTE.

Oui, c'eſt cela.

Mad. DE GERCOURT.

Mais il ne faut pas qu'il aille dire à mon mari, que vous payerez le reſte.

IKAEL.

Il faut pas?

Le COMTE.

Non, vraîment. Tiens, Henriette te menera chez lui, ou bien où il ſera. Et tu lui diras que cette bague eſt à vendre pour ſix mille francs. S'il n'en veut pas pour ce prix là, tu diminueras juſqu'à cent louis. Pour lors, il la prendra, il te donnera cent louis & je te donnerai le reſte.

IKAEL.

Je comprends fort pon; c'eſt pour lui faire croire encore un plus pon marché que ſix mille francs.

Le COMTE.

Oui, & tu ne lui parleras pas de moi, ni de Madame.

IKAEL.

Oh, laiſſez faire, je ſuis aſſuré à préſent avec la diamant. Où faut-il porter?

Mad DE GERCOURT.

Henriette te le dira, & quand il en ſera temps.

IKAEL.

Ah, pon, pon.

HENRIETTE.

Madame, je crois que voilà Monſieur.

Mad. DE GERCOURT.

Mon carroſſe doit être au bout du jardin, ſur le rempart?

HENRIETTE.

C'eſt Monſieur, lui-même.

Mad. DE GERCOURT.

Hé-bien, je m'en vais. Reſte ici, il ne ſçaura pas que je ſerai ſortie, il y viendra ſûrement. Venez, Comte.

SCENE VII.

M. DE GERCOURT, HENRIETTE.

M. DE GERCOURT, *avec des papiers à la main.*

OU eſt Madame de Gercourt, Mademoiſelle? je la croyois ici.

HENRIETTE.

Monſieur, elle vient de ſortir dans l'inſtant par la porte du rempart.

M. DE GERCOURT, *s'aſſeyant & liſant ſes papiers.*

Et reviendra-t'elle ſouper?

HENRIETTE.

Oui, Monſieur, car elle ſe plaignoit encore ce matin, qu'elle ne vous voyoit preſque plus.

M. DE GERCOURT *liſant.*

Oui, je crois que c'eſt bien là ce qui l'occupe. Je ſouperai pourtant ici aujourd'hui.

HENRIETTE.

Cela lui fera grand plaiſir.

M. DE GERCOURT, *liſant.*

Mademoiſelle ..... auriez-vous une écritoire ?

HENRIETTE.

Oui, Monſieur, en voilà une.

M. DE GERCOURT, *eſſeyant d'écrire.*

Mais cela n'écrit non plus !.... c'eſt bien là une écritoire de femme ! je vous en prie, dites qu'on me faſſe venir mon Caiſſier, ou Monſieur le Noir ; c'eſt égal.

HENRIETTE.

Monſieur, ils n'y ſont pas.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Comment, il n'y a perſonne au Bureau ?

HENRIETTE.

Non, parce que Madame a donné ſa loge de la Comédie à ces Meſſieurs, & ils y ſont allés.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

C'eſt bien néceſſaire que des Commis aillent à la Comédie ; mais je ſçai bien pourquoi ; c'eſt que cette femme-là n'a jamais le ſol & qu'elle ſe fait avancer ſes quartiers par le Caiſſier.

HENRIETTE.

C'eſt bien vrai, Monſieur, qu'elle n'a pas d'argent ; ſi elle en avoit eu, je lui

M. DE GERCOURT.

Qu'eſt-ce que c'eſt ? quoi, un Juif ! pourquoi laiſſe-t'on entrer ces gens-là ici ?

HENRIETTE.

Monſieur, c'eſt moi qu'il a demandé, c'eſt l'homme au bon marché dont je vous parlois.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Je n'en ai que faire, allons.

IKAEL.

Si Monſieur, il ſoulloit regarter ſeulement ſte tiamant.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Je te dis que non.

IKAEL.

Monſieur, conſitérez que je l'apporte ici de préférence, & que ſte tiamant qu'il vale douze mille francs par-tout ; on la donne pour ſix mille.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

S'il valloit douze mille francs, on ne le donneroit pas pour moitié.

IKAEL.

Non, cela il eſt frai, comme il tit Monſieur ; mais c'eſt la peſoin t'argent ſur la moment, qui fait cet marché pon.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Laiſſe-moi en repos.

HENRIETTE.

Mais, Monſieur, voyez-le.

M. DE GERCOURT, *regardant le diamant.*

Voyons donc. Oui, il eſt fort beau; mais je n'en veux point.

IKAEL.

Eh-pien, compien, Monſieur, il veut tonner.

M. DE GERCOURT, *remettant le diamant ſur la table & écrivant.*

Rien.

IKAEL.

Oh, rien, c'eſt un patinage, & Monſieur il n'eſt pas capable, s'il ne regarte pas; mais je puis encore temanter moins, ſi il veut examiner, je tonne pour teux cents louis.

HENRIETTE.

Ah, Monſieur, deux cent louis; c'eſt pour rien.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Que veux-tu que j'en faſſe?

HENRIETTE.

Mais, Monſieur, pour Madame, c'eſt bientôt ſa fête.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Bon, elle en a aſſez.

HENRIETTE.

Elle n'en a pas un comme cela.

IKAEL, *préſentant le diamant.*

Oui, Monſieur, regarte encore.

M. DE GERCOURT.

Je vois bien. Allons, pour me débarraſſer, je t'en donnerai cent louis.

IKAEL.

Ah, Monſieur, ſte tiamant là pour cent louis! j'ai pas volé, je puis pien tire.

M. DE GERCOURT.

C'eſt tout ce que j'en peux donner. Allons, laiſſe-moi donc en repos.

IKAEL.

Eh-pien, mettre cent cinquante?

M. DE GERCOURT.

Non.

IKAEL.

Fous ne foulez pas?

M. DE GERCOURT.

Je te dis que non.

IKAEL.

Eh-pien, Monſieur, prentre tonc pour cent louis; mais je puis pien aſſûrer, que je fends jamais encore pour cet prix-là.

M. DE GERCOURT.

Ils diſent toujours cela.

HENRIETTE.

Je crois qu'il a raiſon. Quel plaiſir cela va faire à Madame!

M. DE GERCOURT.

Oh, oui, tu verras. Il faudra que je lui

aye encore obligation de le prendre, peut-être. *Il écrit un billet.*

HENRIETTE.

En vérité, Monſieur, vous ne connoiſſez pas la bonté de ſon cœur.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

La bonté de ſon cœur !.... voilà un billet pour les cent louis, tu n'as qu'à attendre que le Caiſſier ſoit revenu.

IKAEL.

Monſieur, s'il y a encore t'autres ſortes pour la ſervice, je viens ſur la moment.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Non, non je ne veux plus te voir.

IKAEL.

Monſieur, je ſuis fort obligé. *Il ſort avec Henriette.*

SCENE IX.

M. DE GERCOURT, M. DE MIREVAULT, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MONSIEUR de Mirevault.

M. DE GERCOURT.

Mon frere? *Il ſe lève.* Et par quelle avanture à cette heure-ci?

M. DE MIREVAULT..

Je viens vous dire une nouvelle.

M. DE GERCOURT.

Une nouvelle?

M. DE MIREVAULT.

Oui, nous marions ma fille.

M. DE GERCOURT.

Ah, ah! aſſeyez vous donc. *Ils s'aſſeyent.*

M. DE MIREVAULT.

J'ai trouvé un parti qui me convient.

M. DE GERCOURT.

Tant mieux! Eſt-ce le Tréſorier des États de...

M. DE MIREVAULT.

Non, non; c'eſt un Colonel.

M. DE GERCOURT.

Un Colonel?

M. DE MIREVAULT.

Oui, ou du moins qui en a la promeſſe; c'eſt un homme de grande qualité.

M. DE GERCOURT.

Diantre!

M. DE MIREVAULT.

Ma fille ſera préſentée & il pourroit même arriver, s'il mourroit quelques parens.... vous entendez bien..... qu'elle auroit le Tabouret.

M. DE GERCOURT.

Et vous & votre femme, qu'eſt-ce que vous auriez?

M. DE MIREVAULT.

Nous aurons que nous marierons bien notre fille.

M. DE GERCOURT.

Oui, c'eſt une grande affaire que vous faites-là. Et votre gendre eſt-il riche?

M. DE MIREVAULT.

Non, pas à préſent; mais il a les plus grandes eſpérances.

M. DE GERCOURT.

Enfin, vous êtes bien content.

M. DE MIREVAULT.

Oui. Je voudrois voir votre femme pour lui en faire part.

M. DE GERCOURT.

Elle eſt ſortie; mais je me charge de le lui dire. Et comment s'appelle....

M. DE MIREVAULT.

Quoi, je ne vous l'ai pas dit?

M. DE GERCOURT.

Non, vraîment.

M. DE MIREVAULT.

C'eſt le Marquis de Ferville, vous le connoiſſez.

M. DE GERCOURT.

Sûrement.

M. DE MIREVAULT.

Vous voyez bien?

M. DE GERCOURT.

Oui, c'eſt une très-bonne affaire.

M. DE MIREVAULT.

Je ſuis bien aiſe que vous l'approuviez. Ah-ça, je m'en vais, car j'ai mille choſes à acheter, des étoffes, des diamants.....

M. DE GERCOURT.

Eſt-ce que vous vous connoiſſez en diamants?

M. DE MIREVAULT.

Oui, vraîment, & très-bien même.

M. DE GERCOURT.

Venez, voyez un peu cela.

M. DE MIREVAULT.

Ah, ah! c'eſt fort beau!

M. DE GERCOURT.

Qu'eſt-ce que cela vaut?

M. DE MIREVAULT.

Mais, attendez. Cela vaut douze mille francs, & au meilleur marché dix.

M. DE GERCOURT.

Vous le croyez?

M. DE MIREVAULT.

Je vous dis que je m'y connois très-bien.

M. DE GERCOURT.

Devinez combien il m'a coûté; c'eſt un haſard.

M. DE MIREVAULT.

Huit mille francs?

M. DE GERCOURT.

Pas tant.

M. DE MIREVAULT.

Si vous l'avez eu pour ſix, c'eſt pour rien.

M. DE GERCOURT.

Il ne me coûte que cent louis.

M. DE MIREVAULT.

C'eſt inconcevable ; car il eſt admirable.

M. DE GERCOURT.

Je vous dis vrai.

M. DE MIREVAULT.

Pardi, vous devriez bien me le ceder ; c'eſt un haſard unique.

M. DE GERCOURT.

Je ne le peux pas, je l'ai acheté pour Madame de Gercourt.

M. DE MIREVAULT.

Elle en a tant, & vous me feriez le plus grand plaiſir du monde.

M. DE GERCOURT.

Hé-bien, écoutez, arrangeons-nous.

M. DE MIREVAULT.

Je ne demande pas mieux.

M. DE GERCOURT.

Vous l'avez eſtimé dix mille francs ?

M. DE MIREVAULT.

Oui, eſt-ce que vous voulez me le vendre cela ?

M. DE GERCOURT.

Fi donc! voici ce que je veux dire; vous mariez ma niéce, je ſerai obligé de lui faire un préſent.

M. DE MIREVAULT.

Eh-bien, vous lui donnez ce diamant?

M. DE GERCOURT.

Oui; mais vous me rendrez mes cent louis.

M. DE MIREVAULT.

Mais, vous ne lui donnerez rien par cet arrangement-là.

M. DE GERCOURT.

Je vous demande pardon, & l'excédent des cent louis?

M. DE MIREVAULT.

Cela ne ſe peut pas, &, vous vous moquez de moi.

M. DE GERCOURT.

Non, je ne le céde qu'à cette condition.

M. DE MIREVAULT.

C'eſt un peu vilain, ce que vous faites-là.

M. DE GERCOURT.

Vilain ou non, voyez ſi cela vous convient.

M. DE MIREVAULT.

Allons, comme vous voudrez.

M. DE GERCOURT.

Vous me rendrez mes cent louis à votre aiſe, pourvû que je les aye demain avant midi.

M. DE MIREVAULT.

Oui, oui. *Il s'en va.*

SCENE X.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*
Mad. DE GERCOURT.

Mad. DE GERCOURT.

ET par quel haſard, Monſieur, êtes vous établi ici.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Je ſuis venu vous y chercher, j'y ſuis reſté.

Mad. DE GERCOURT *s'aſſeyant.*

C'eſt bien honnête à vous. Je me plaignois tantôt, de ce que je ne vous vois jamais que des inſtants.

M. DE GERCOURT.

Comment donc, ceci eſt nouveau!

Mad. DE GERCOURT.

Mais point du tout, il ſemble à vous entendre, que je ne vous aime pas; vous ſçavez bien le contraire.

M. DE

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Moi ! point du tout.

Mad. DE GERCOURT.

Oh, laiſſez donc là vos écritures.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Si vous voulez, je m'en irai chez moi.

Mad. DE GERCOURT.

C'eſt bien répondre à tout ce que je vous dis de tendre.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

De tendre ! Sûrement ce que je fais, vaut mieux que de la tendreſſe pour vous. Je ſuis occupé de recueillir, quand vous ne faites que ſonger à répandre, à dépenſer.

Mad. DE GERCOURT.

L'un eſt plus honnête que l'autre. Répondez-moi donc. N'avez-vous vû perſonne depuis que vous êtes rentré?

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Non. Ah, j'ai vû mon frere. Il marie ſa fille, il eſt enchanté !

Mad. DE GERCOURT.

Je le crois.

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Au Marquis de Ferville.

Mad. DE GERCOURT.

Au Marquis de Ferville ! c'eſt bien fait à eux ; c'eſt ma belle-ſœur qui aura fait ce

mariage-là; car c'eſt la plus ridicule créature avec ſa vanité....

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Je me ſuis chargé de vous le dire.

Mad. DE GERCOURT.

A la bonne heure, comme ils voudront. Mais vous avez vû quelqu'un encore?

M. DE GERCOURT, *écrivant.*

Je vous dis que non.

Mad. DE GERCOURT.

Pour cela vous dites que vous venez me chercher & vous êtes bien peu occupé de moi: comment voulez-vous qu'on cauſe avec vous, pendant que vous écrivez? dites-moi donc, on m'a dit que vous aviez vû quelqu'un encore.

Mad. DE GERCOURT.

Ah, un Juif?

M. DEGERCOURT.

Un Juif? quoi, vous auriez acheté quelque choſe pour moi; je vous reconnois bien-là; il y a long-tems que vous ne m'aviez rien donné, & vous vous en êtes ſouvenu: qu'eſt-ce que c'eſt?

M. DE GERCOURT.

J'avois acheté un diamant.

Mad. DE GERCOURT.

Pour moi?

M. DE GERCOURT.

Oui.

Mad. DE GERCOURT.

Laiſſez donc cela. Hé-bien, où eſt-il? donnez-le-moi, il eſt ſûrement beau?

M. DE GERCOURT.

Oui, il eſt fort beau.

Mad. DE GERCOURT.

Voyons-le donc.

M. DE GERCOURT.

Écoutez-moi.

Mad. DE GERCOURT.

Mais, que voulez-vous dire? voyons le diamant.

M. DE GERCOURT.

Laiſſez-moi vous expliquer ceci.

Mad. DE GERCOURT.

Mais, quelle explication faut-il? donnez le moi.

M. DE GERCOURT.

Attendez; c'eſt un marché admirable que j'ai fait. Mon frere l'a eſtimé dix mille francs.

Mad. DE GERCOURT.

Il doit être beau.

M. DE GERCOURT.

Oui, vraîment, il eſt beau, & je ne l'ai acheté que cent louis.

Mad. DE GERCOURT.

Voyons-le donc.

M. DE GERCOURT.

Voici bien le meilleur, mon frere l'a trouvé charmant, il en a eu envie.

M. DE GERCOURT.

Vous ne le lui avez pas donné?

Mad. DE GERCOURT.

Je n'ai pas été ſi ſot.

Mad. DE GERCOURT.

Vous avez bien ſçu tout le plaiſir que vous me feriez.

M. DE GERCOURT.

Écoutez juſqu'au bout; il vouloit que je le lui cédaſſe pour cent louis.

Mad. DE GERCOURT.

Mais point du tout.

M. DE GERCOURT.

Sans doute, voici ce que j'ai fait. J'ai dit, puiſqu'il marie ſa fille, je ſerai obligé de lui faire un préſent.

Mad. DE GERCOURT.

Hé-bien?

M. DE GERCOURT.

Je lui ai dit: vous trouvez qu'il vaut dix mille francs, en vous le cédant pour cent louis.....

Mad. DE GERCOURT, *intriguée.*

Comment?

M. DE GERCOURT.

Voyez mon calcul; c'eſt comme ſi je donnois à ma niéce, ſept mille ſix cents livres.

Mad. DE GERCOURT.

Hé-bien, vous le lui avez donné?

M. DE GERCOURT.

Oui, mais il me rendra mes cent louis; voilà ce qu'on appelle ſaiſir l'occaſion.

Mad. DE GERCOURT.

Allez, vous êtes odieux; c'eſt une vilainie abominable!

M. DE GERCOURT.

Voilà bien comme ſont les femmes, elles n'entendent rien aux affaires.

Mad. DE GERCOURT.

Mais, ſi c'eſt un bon marché; pourquoi n'en aurois-je pas profité?

M. DE GERCOURT.

Mais ſongez donc que c'eſt ſept mille ſix cents livres que je donne, ſans qu'il m'en coûte un ſol.

Mad. DE GERCOURT.

Je ſonge que vous ne ſçavez ce que c'eſt de rien faire qui puiſſe me faire plaiſir, non, Monſieur, jamais; j'étois bien ſotte de l'imaginer.

M. DE GERCOURT.

Mais....

Mad. DE GERCOURT.

Non, je ne veux rien entendre.

M. DE GERCOURT.

On ne peut donc jamais avoir d'agrémens dans ſa maiſon, en cherchant même à faire de ſon mieux. J'étois revenu ici pour ſouper avec vous, & je m'en vais.

Mad. DE GERCOURT.

Allez, allez, Monſieur, chercher à gagner ſur un Juif. Voilà comme ſont ces Meſſieurs les maris; & ils veulent qu'on les aime après cela!

SCENE XI.

Mad. DE GERCOURT, Le COMTE, HENRIETTE.

Le COMTE.

EH-BIEN, Madame, cela a-t-il bien réuſſi?

Mad. DE GERCOURT, *ſéchement*. Oui, Monſieur, très-bien.

Le COMTE.

Ah, j'en ſuis enchanté!

Mad. DE GERCOURT.

Oui, vous avez eu là une belle idée! il a acheté le diamant cent louis, & il l'a cédé à ſon frere, pour le même prix.

Le COMTE.

Quoi, vous ne l'avez pas?

Mad. DE GERCOURT.

Non, Monſieur, non, faut-il vous le répéter cent fois? voilà le fruit de votre belle imagination.

Le COMTE.

Mais, Madame, j'ai cru....

Mad. DE GERCOURT.

Monſieur, il falloit me laiſſer faire; mais vous vous croyez toujours plus d'eſprit que nous.

Le COMTE.

Je ſuis bien loin de le penſer, & je vous ai toujours trouvée ſupérieure en tout à tout ce que je connois.

Mad. DE GERCOURT.

Toutes ces fadeurs-là ſont hors de ſaiſon, & vous me ferez plaiſir de vous retirer.

Le COMTE.

Parlez-vous ſérieuſement?

Mad. DE GERCOURT.

Oui, Monſieur, & très-ſérieuſement,

je ſens que je ne vous dirois que des choſes déſagréables.

Le COMTE.

J'eſpere que demain vous ne penſerez pas comme cela.

Mad. DE GERCOURT.

Demain, comme aujourd'hui, je ne veux plus vous revoir. Ne me ſuivez point, c'eſt un parti pris; c'eſt inutile. *Elle s'en va avec Henriette.*

Le COMTE.

Amour, ſoins, argent, rien ne peut vaincre leurs caprices, & nous avons toujours tort.

Fin du dix-ſeptieme Proverbe.

LES
SECONDES LOGES
DE
L'OPÉRA,
LE DIMANCHE.
DIX-HUITIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Mad. GOURSAIN, *Marchande de galons.*

M. GOURSAIN, *ſon mari.*

Mad. MÉRIGON, *Marchande de drap.*

M. MÉRIGON, *ſon mari.*

M. MORANDAL, *Intendant de Maiſon.*

M. RENARD, *Procureur au Châtelet.*

La Scêne eſt dans une des ſecondes Loges aprés l'Opéra.

LES SECONDES LOGES DE L'OPÉRA, LE DIMANCHE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. GOURSAIN, Mad. MÉRIGON, M. RENARD, M. MORANDAL.

M. MORANDAL.

EH-BIEN, Mesdames, comment avez-vous trouvé l'Opéra aujourd'hui?

Mad. GOURSAIN.

Assez joli; il n'est pourtant pas si beau que l'autre.

M. MORANDAL.

Lequel ?

Mad. GOURSAIN.

Et celui qu'on jouoit, il y a eu Dimanche quinze jours ?

M. MORANDAL.

Armide : ah dame ; c'eſt autre choſe ; mais chacun vaut ſon prix.

Mad. MÉRIGON.

Monſieur Morandal, n'avez-vous pas vu mon choux ? il m'a promis de venir me reprendre ici.

M. MORANDAL.

Il eſt monté avec moi, & il va venir tout-à-l'heure. Mais qui eſt-ce qui eſt là qui ſe cache avec ſon chapeau, n'eſt-ce pas un certain Procureur, appellé Renard ? il me ſemble avoir vu ce viſage-là quelque part.

M. RENARD.

Viſage, toi-même ; hé, poliçon ; je voudrois bien ſavoir pourquoi on laiſſe entrer ici des gens du parterre !

Mad. MÉRIGON.

Ah, Madame, il va recommencer. En vérité, il nous a fait bien rire toujours pendant l'Opéra. Il a été, on ne peut pas plus, divertiſſant.

M. MORANDAL.

Je le crois bien ; c'eſt le métier des Singes. *Il rit.* Ah, ah, ah, ah.

Mad. GOURSAIN.

Ah, Monſieur Morandal, finiſſez donc, ne me faites pas rire davantage ; car je n'en peux plus à force de me retenir.

M. RENARD.

Il ne falloit pas vous gêner, Madame, & me demander mon chapeau.

Mad. MÉRIGON, *riant très-fort & eſſuyant ſes yeux.*

Hi, hi, hi, hi, hi. Ah, je n'en puis plus!

Mad. GOURSAIN.

Mais, où prend-il donc tout ce qu'il dit ?

Mad. MÉRIGON.

Ah, je crois que voilà mon mari.

SCENE II.

Mad. GOURSAIN, Mad. MÉRIGON, M. MÉRIGON, M. MORANDAL, M. RENARD.

Mad. MÉRIGON.

EH BIEN, mon choux, où étois-tu donc? nous t'attendons.

M. MÉRIGON.

Allons, allons, me voilà. Madame Gourſain eſt-elle un peu contente?

Mad. GOURSAIN.

Oh, pour cela oui.

M. MÉRIGON.

Vous me croirez une autre fois, Madame; vous voyez que je me connois en muſique, moi.

Mad. GOURSAIN.

Oui, mais Monſieur Gourſain m'avoit dit, que j'entendrois l'air que chante ma fille; j'ai toujours écouté, & on ne l'a pas chanté.

M. RENARD.

C'eſt qu'on ne ſavoit pas que vous étiez ici; mais une autre fois cela n'arrivera plus.

M. MÉRIGON.

Renard ſe moque de vous, Madame Gourſain ; je vous en avertis.

Mad. GOURSAIN:

Bon, je ne l'écoute ni plus ni moins, que s'il ne parloit pas.

Mad. MÉRIGON.

Si tu ſavois, mon choux, tout ce qu'il nous a dit, il a penſé nous faire crever de rire ; il nous a fait des contes....

M. RENARD.

Sans les Barons.

Mad. GOURSAIN:

Il n'a jamais été ſi fou.

M. MORANDAL.

C'eſt vous, Meſdames, qui lui tournez la tête.

Mad. MÉRIGON.

Ah, c'eſt bien honnête cela, Monſieur Morandal ; il ne nous a pas dit de ces choſes-là, par exemple.

M. RENARD.

Comment ; mais c'eſt que je ne parle jamais de choſes, moi ; pour qui me prenez-vous ?

M. MÉRIGON.

Voilà votre paquet, Meſdames ; pourquoi l'attaquez-vous auſſi ? il ne reſtera jamais court.

M. RENARD.

Oh, ces Dames ſavent bien que ce n'eſt pas mon défaut.

Mad. MERIGON.

Comment, nous le ſavons bien? celui-là eſt aſſez impertinent; *à Madame Gourſain*, eſt-ce que vous en ſavez quelque choſe, Madame?

Mad. GOURSAIN.

Il faut lui pardonner, il ne ſait ce qu'il dit. Où eſt donc Monſieur Gourſain? je l'ai vu dans le Parterre, qui ſe donnoit des airs de lorgner, dame, il falloit voir! Eſt-ce qu'il ne nous a pas lorgnées auſſi, nous?

M. MORANDAL.

C'étoit avec ma lorgnette, que je lui avois prêtée. Elle eſt fort bonne.

Mad. GOURSAIN.

Il n'avoit donc pas la ſienne; car il en a une garnie en argent, qui eſt fort belle; c'eſt un Milord Anglois qui la lui a donnée. Et tenez, Monſieur, Mérigon; vous ſavez bien; c'eſt celui à qui nous avons fait ce gros envoi, pour un grand mariage.... Vous ſouvenez-vous?

M. MERIGON.

Oui, oui, je me rappelle cela, j'ai quelque idée confuſe...

M. RENARD.

On ne dit plus confuſe; on dit honteuſe, n'eſt-ce pas, Meſdames, que c'eſt plus honnête?

Mad. GOURSAIN.

Ah, mon Dieu, le drôle de corps, ne finirez-vous donc jamais?

M. RENARD.

Je n'ai pas encore commencé.

Mad. GOURSAIN.

Tenez, tenez, voilà Monſieur Gourſain.

SCENE III.

Mad. GOURSAIN, Mad. MÉRIGON, M. GOURSAIN, M. MÉRIGON, M. MORANDAL, M. RENARD.

M. GOURSAIN.

MESDAMES, j'ai l'honneur de vous ſaluer.

Mad. MERIGON.

Bon jour, Monſieur Gourſain.

M. GOURSAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que tous ces gens-là que vous avez avec vous?

M. MÉRIGON.

Allons, allons; entre dans la loge, tu le verras.

M. GOURSAIN.

Oh, je n'ai que faire d'y entrer. Eſt-ce que vous ne vous en allez pas donc? Voulez-vous coucher ici? je ſuis votre ſerviteur.

Mad. GOURSAIN.

Mon ami, tu ne me dis rien; dis donc, la poule, d'où viens-tu?

M. GOURSAIN.

Pardi, moi; je vous attendois toujours là-bas, il n'y a preſque plus perſonne. Eh, dis-donc, toi frere Renard, qu'eſt-ce que tu fais-là? dans ton coin, tu ne dis rien?

M. RENARD.

Ces Dames m'ont défendu de parler.

M. GOURSAIN.

A propos, Monſieur Morandal, j'ai vu votre Duc là-bas.

M. MORANDAL.

Ne vous a-t-il pas demandé ſi j'étois ici?

M. GOURSAIN.

Non, il ne m'a pas parlé; mais il m'a fait l'honneur de me ſaluer bien poliment.

M. MORANDAL.

Il me demande quelquefois: eh-bien, Monſieur Morandal, comment avez-vous

trouvé l'Opéra, Dimanche, & les Dames avec qui vous étiez? ah, ah, Monſieur le drôle, vous n'êtes pas de mauvais goût.

M. GOURSAIN.

Tout de bon? écoute donc cela, Madame Gourſain.

Mad. MÉRIGON.

Qu'eſt-ce que c'eſt? nous n'avons pas entendu.

M. MORANDAL.

Je diſois à Monſieur Gourſain, que Monſieur le Duc vous trouvoit fort jolies toutes les deux.

Mad. GOURSAIN.

Quoi, tout de bon, il vous a parlé de nous?

M. MORANDAL.

Oui, en vérité.

Mad. MÉRIGON.

C'eſt bien honnête à lui, & il nous fait bien de l'honneur.

Mad. GOURSAIN.

Il faudroit le prier de venir un jour à notre maiſon de Paſſy.

Mad. MÉRIGON.

Ah! que c'eſt bien dit.

M. MORANDAL.

Il ne demanderoit pas mieux.

Mad. GOURSAIN.

Comme cela feroit enrager Madame Augrand, avec ſa vieille Croix de Saint-Louis! elle, qui dit toujours, qu'elle n'aime que les gens de condition. Il faudra arranger cela; entendez-vous, Monſieur Morandal?

M. MORANDAL.

Oui, oui, laiſſez-moi faire.

M. MÉRIGON.

Dites donc un peu, vous autres, qu'eſt-ce que vous avez fait de l'Abbé?

Mad. MÉRIGON.

Il eſt allé à ſon concert de la rue de la Verrerie.

M. GOURSAIN.

Et, viendra-t-il ſouper?

Mad. GOURSAIN.

Il nous a promis ſans faute, de n'y pas manquer...

M. MÉRIGON.

C'eſt que je ſerois bien aiſe que Monſieur Morandal, qui paſſe ſa vie avec des gens de condition, l'entendît chanter. Vous verriez comme c'eſt une belle voix; il fait toujours trembler toutes les vitres de la maiſon quand il chante.

Mad. MÉRIGON.

Ah, c'eſt vrai, mon choux a raiſon;

il faut se boucher les oreilles pour l'entendre.

M. GOURSAIN.

Ah, oui; c'est le plus beau creux du monde! n'est-ce pas comme cela qu'il faut dire?

M. RENARD.

Oui, mais pas devant des Dames, il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu. *Il rit.* Ah, ah, ah, ah.

M. MORANDAL.

Celui-là est un peu fort de caffé, Mesdames, qu'en dites-vous?

Mad. GOURSAIN.

Allons, allons nous-en. Madame Mérigon, je vous conseille de vous trousser un peu; car dans ces tems humides-là, on abîme ici toutes ses robes.

Mad. MÉRIGON.

Vous avez bien raison. Monsieur Goursain, aidez-moi un peu à sortir d'ici; mais ne me lâchez pas; car je ne suis pas légere.

M. GOURSAIN.

Appuyez, appuyez-vous; là, vous y voilà.

Mad. GOURSAIN.

Monsieur Goursain; Bertrand est-il là-bas?

M. GOURSAIN.

Oui, oui, il eſt avec le carroſſe; mais j'ai renvoyé Lapierre.

Mad. GOURSAIN.

Et pourquoi donc cela?

M. GOURSAIN.

Il faut bien qu'il aille mettre le couvert; vous ne penſez à rien, vous autres.

Mad. MÉRIGON.

Ah, oui, les hommes s'entendent beaucoup au ménage, n'eſt-il pas vrai, Madame? je crois que ſans nous ils ſeroient bien embarraſſés. Ah, Monſieur Renard. prenez donc garde, vous allez me faire tomber.

M. RENARD.

Ne craignez rien, allez, allez, ce que je tiens, je le tiens bien.

M. MORANDAL.

Il n'eſt pas Procureur pour rien, il a la ſerre bonne.

M. GOURSAIN.

Ah-çà, Monſieur Morandal, allez-vous-en vous deux Renard, avec ces Dames.

M. MÉRIGON.

Oui, oui, nous nous en irons Gourſain & moi de notre côté.

Mad. MÉRIGON.

Où vont-ils donc comme cela ?

M. RENARD.

Ils ont une petite fille en ville ; laiſſez-les faire, il ne faut pas que les femmes ſe mêlent de cela.

Mad. MÉRIGON.

Adieu, mon choux ; ne ſois donc pas long-temps.

M. MÉRIGON.

Ne vous inquiétez pas, nous arriverons avant vous.

M. RENARD.

Si vous ne revenez pas, vous nous écrirez ; mais prenez garde au cornet où vous tremperez votre plume, entendez-vous ?

Fin du Tome ſecond.

EXPLICATION
DES PROVERBES.
du ſecond Volume.

12. *UN peu d'aide fait grand bien.* P. 5
13. *Abondance de biens ne nuit pas.* 25
14. *Tous les foux ne ſont pas aux petites Maiſons.* 41
15. *Belle montre, & peu de rapport.* 63
16. *Plus de peur que de mal.* 81
17 *Les battus payent l'amende.* 109
18. *Il ne ſort du ſac, que ce qu'il y a dedans.* 155

FIN.

A01 1466655